CINQUIÈME ANNÉE — N° 237. Georges OFFENSTADT, Directeur. Jeudi 17 Octobre 1912.

TOUS LES JEUDIS

16 PAGES

L'ÉPATANT

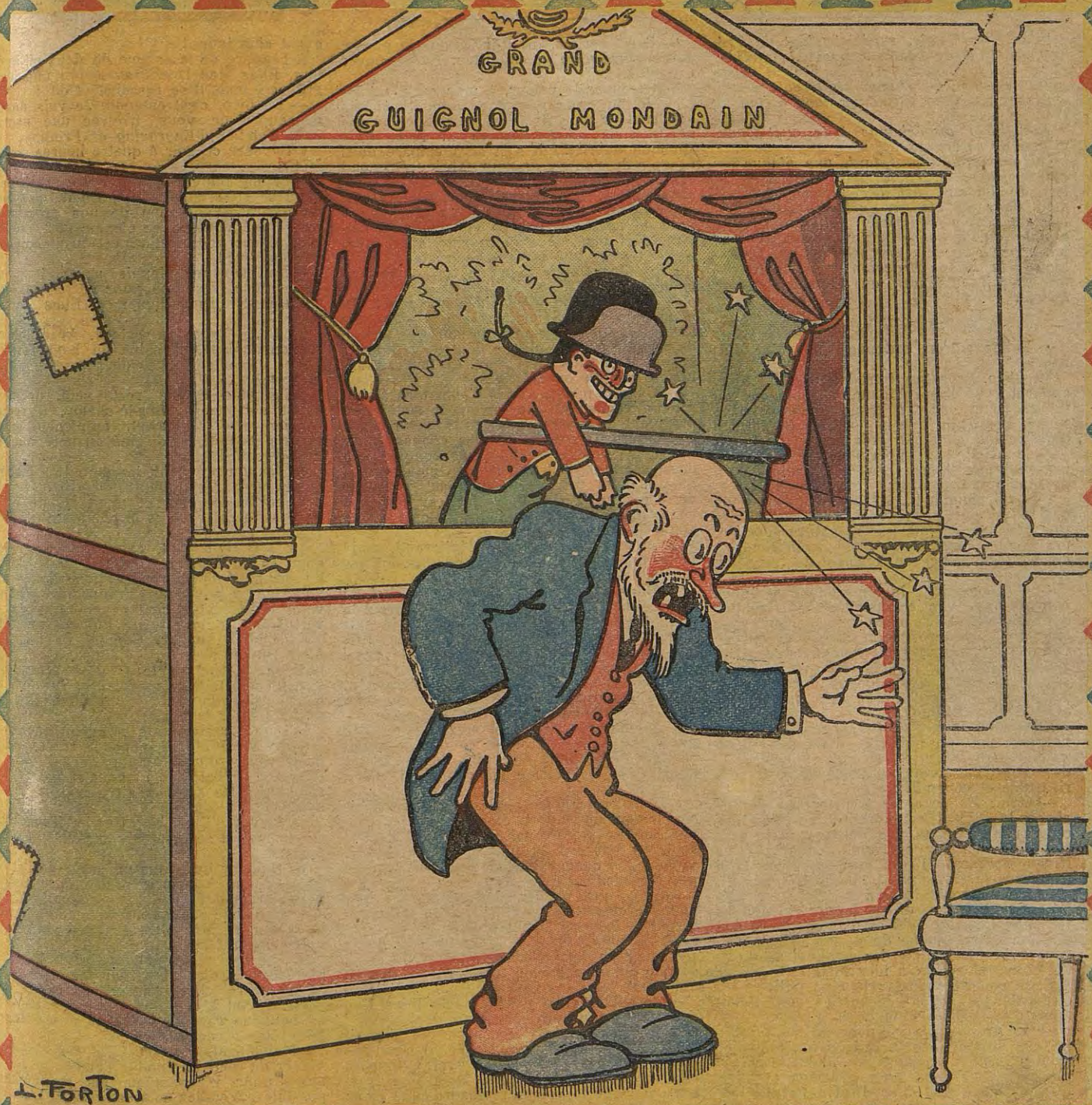
5c

POUR LA FAMILLE

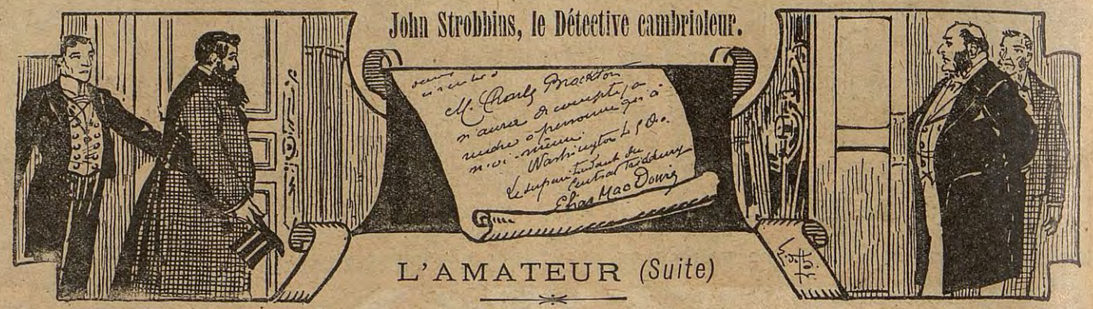
PUBLICATIONS OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X^e)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —.
Étranger..... 5 francs —

LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS



(Voir page 16.)



L'AMATEUR *(Suite)*

Elias Mac Dowie, supérintendant du Trésor, se croit de hautes capacités policières et, pour les prouver, n'hésite pas, à l'instigation du détective James Mollescott, à attirer chez lui John Strobbins dans le but de le faire arrêter.

John Strobbins échappe à ce guet-apens et jure de se venger.

Quelques jours plus tard, une plaque de cuivre gravé, servant à l'impression des billets de banque, est dérobée mystérieusement dans les ateliers du Trésor. Mac Dowie ne veut pas ébruiter cette affaire, de crainte qu'elle nuise à son avancement. Il fait appel à un détective privé : Chas Brockton, de la maison Brockton et Smith. Brockton se fait annoncer au bureau de Mac Dowie.

IV

— Faites entrer, ordonna Elias Mac Dowie.

M. Chas. Brockton, introduit par l'huissier, apparut sous l'aspect d'un gros homme, au visage rieur encadré d'une épaisse barbe noire. Il attendit que la porte se fût fermée derrière lui, et, d'une voix douce, déclara :

— Monsieur le superintendant, je vous présente mes hommages !... Je suis dès à présent à votre entière disposition !...

—Trop aimable !... Asseyez-vous, je vous prie !... Je vous ai fait venir pour une affaire très délicate, et, qui, par sa nature spéciale, m'empêche, ainsi que vous le comprendrez, de m'en occuper avec chance de succès... Sans cela...

— Oh ! monsieur le superintendant, nous connaissons vos extraordinaires facultés d'investigation ! Nous savons comment vous avez failli capturer John Strobbins qui ne vous échappa que par la maladresse d'un policier officiel !... N'eût été votre haute situation, nous vous aurions depuis longtemps prié de collaborer avec nous — de nous diriger, même !...

Elias Mac Dowie se rengorgea. Ce n'était pourtant pas un imbécile, mais dès qu'on vantait son illusoire science policière, il devenait d'une crédulité incroyable. Il sourit d'aise et répondit :

— Oui... J'aime assez à m'occuper de ces choses-là... et il est certain que bien des criminels n'auraient pas échappé si je m'étais mêlé de leur capture... Enfin !... (Mac Dowie soupira) .Il est vrai que j'ai failli capturer le fameux John Strobbins. Et, c'est certainement lui qui motive votre présence ici. Il a juré de se venger de moi. Et je soupçonne fort qu'il est l'auteur de la disparition d'une plaque de cuivre gravée servant à la fabrication des banknotes, qu'on ne trouve plus depuis hier matin.

Et le superintendant relata au policier les circonstances dans lesquelles on s'était aperçu de la disparition de la plaque.

Chas. Brockton, assis dans un confortable fauteuil de cuir, écouta le haut fonctionnaire avec une attention soutenue. Il lui fit même plusieurs questions pour préciser certains détails, et, quand Mac Dowie eut fini de parler, il resta quelques instants muet, plongé dans de profondes réflexions.

— Il est certain, dit-il enfin, que la plaque a bien été volée et emportée. La retrouver est difficile.

« Retrouver le voleur, à mon sens, est facile. Je ne crois pas que John Strobbins soit l'auteur du vol : c'est un gentleman qui ne travaille qu'en « grand »... Non, c'est quelque ouvrier qui s'en sera emparé dans l'espoir de s'en servir pour fabriquer, quand l'émotion produite par le vol se sera calmée, de fausses bancknotes. Heureusement, il n'a pu prendre qu'une des deux plaques qui lui sont nécessaires. J'en conclus qu'il tentera, d'ici peu, de s'approprier la seconde. Et c'est alors que nous le pincerons !

Elias Mac Dowie apprécia fort ce raisonnement !

— Vous avez la même idée que moi ! dit-il au policier qui inclina la tête d'un air flatté... Malheureusement, je suis très pressé de recouvrer cette plaque dont je vais avoir besoin d'ici quelques jours. Il faudrait absolument aboutir avant...

— Cela se peut !... Vous n'avez qu'à élaborer un règlement excessivement sévère en indiquant qu'il sera mis en vigueur dans trois jours. Il y a de grandes chances pour que notre voleur se hâte d'accomplir son dessein avant qu'il soit devenu impossible...

— ... C'est vrai ! Et comment comptez-vous opérer ?... car il ne faudrait pas que vous laissiez échapper notre homme à aucun prix !

— Je ne suis pas James Mollescott, moi ! fit le policier souriant... où mettez-vous les plaques de cuivre ?

— Dans un coffre spécial dont le chef du service de la gravure, M. Quincey, a seul la clé... C'est d'ailleurs pour cela que je suis étonné : pourquoi le voleur n'a-t-il pas pris les deux plaques, cela lui aurait été aussi facile que d'en prendre une ?

— Oui, mais il a peut-être été dérangé... sait-on jamais ?... l'homme qui accomplit un acte aussi dangereux est très impressionnable, le moindre bruit l'épouvante ; c'est ce qui a dû arriver. Et c'est ce qui ne serait pas advenu si John Strobbins eût été le voleur ! c'est un homme maître de lui, celui-là !

« Je vous demanderai donc de me fournir simplement un endroit dans l'atelier de gravure où je puisse me dissimuler. J'agirai seul. J'y passerai la nuit et y attendrai le voleur. J'ai comme une idée qu'il ne tardera pas à venir.

« Sitôt que je l'aurai capturé, un bon coup de casse-tête bien asséné me le livrera vivant — je vous l'amènerai. Nous lui offrirons la liberté contre la restitution de la plaque. Il ne demandera pas mieux. Et ainsi, sans bruit, ni scandale, nous aurons atteint notre but.

— Et s'il ne vient pas ? objecta Elias Mac Dowie presque convaincu.

— Il viendra, sans quoi son vol n'aurait pas d'objet ! Si, par impossible, il n'est pas venu dans trois jours, je verrai à tourner mes investigations ailleurs. Mais je suis si persuadé que le voleur reviendra, que je ne vous demanderai mes honoraires — deux mille dollars — que si la capture a lieu avant cinq jours !

A l'énoncé de la somme de deux mille dollars, Elias Mac Dowie avait fait une légère grimace, mais il se ressaisit et dit :

— Eh bien, c'est entendu. Je vais aussitôt m'occuper de vous trouver une cachette dans l'atelier d'*Engraving et Printing*.

« Revenez ce soir à quatre heures me voir ici !

— Vous pouvez compter sur moi, monsieur le superintendant !... Un dernier mot : ne parlez à personne de nos projets... A personne ! Vous savez comme moi, combien la moindre indiscrétion est préjudiciable à une enquête !

— Je m'occupe depuis assez longtemps de semblables choses pour ne pas l'ignorer, monsieur ! affirma dignement Elias Mac Dowie.

M. Chas. Brockton se leva. Avec une correction parfaite, il salua le haut fonctionnaire, et, lentement, se dirigea vers la porte et sortit.

Elias Mac Dowie, resté seul, ne perdit point son temps. Sur-le-champ, il rédigea un nouveau règlement, applicable quatre jours plus tard, et destiné au personnel des Ateliers du Trésor.

Ce factum prévoyait les moindres manquements à la discipline, doublait le nombre des gardes de nuit et punissait de peines excessivement sévères le plus petit défaut de vigilance.

Le superintendant, ayant relu son règlement en fut satisfait. Il sonna un huissier et lui ordonna de se rendre immédiatement à l'imprimerie pour faire reproduire le nouveau règlement à cent exemplaires qui devaient être le jour même affichés partout.

Midi allait sonner. Content de lui, Elias Mac Dowie s'en fut déjeuner. Son repas terminé, il regagna le *Central Treasury* et s'en fut à l'atelier *Engraving et Printing* afin d'y chercher la cachette où Chas. Brockton devait passer la nuit.

Lorsqu'il arriva, son nouveau règlement, qui avait été affiché pendant la suspension de travail, groupait autour de lui tous les ouvriers de l'atelier. Et ceux-ci ne s'interdisaient pas les commentaires malveillants ou indignés.

A la vue d'Elias Mac Dowie, ils se turent subitement et se dispersèrent, chacun à leur poste.

M. Quincey qui, dans un angle de l'atelier, était occupé à examiner des épreuves, se précipita au-devant du superintendant.

— Je n'aime pas les attroupements pendant le travail, fit Mac Dowie, d'une voix sèche, après un bref salut.

« J'ai institué un nouveau règlement pour renforcer la discipline, qui me paraît être, ici, assez relâchée. J'espère ne pas avoir à sévir. Quant à ceux qui ne trouveraient pas le nouveau règlement à leur goût, rien ne les oblige à rester.

« Maintenant, monsieur Quincey, je désire visiter de fond en comble l'atelier et ses annexes pour y examiner les modifications possibles. Veuillez m'accompagner !

Le digne M. Quincey, abasourdi par une pareille semonce, courba le dos et répondit :

— Monsieur le superintendant, je suis à votre disposition !

— Allons !

Les deux hommes commencèrent leur tournée, qui, pour Elias Mac Dowie, n'avait d'autre but que de trouver une cachette pour le policier.

Il fut bientôt satisfait : près de l'entrée de la salle des coffres-forts se trouvait une vaste armoire de tôle, contenant divers outils.

Mac Dowie la fit ouvrir et constata qu'un homme pouvait facilement s'y dissimuler. Satisfait, il continua sa visite, et, sans avoir rien laissé voir de ses intentions, regagna son cabinet de travail.

Quelques minutes plus tard, M. Chas. Brockton était auprès de lui.

Le policier était exact : l'horloge de bronze posée sur la cheminée sonna quatre heures au moment où il entrait.

— J'ai votre affaire, monsieur Brockton, dit aussitôt Mac Dowie : près des coffres-forts renfermant les clichés se trouve une armoire dans laquelle vous serez à votre aise pour guetter votre homme !

— Elle n'est pas dans la salle des coffres ?

— Non ! Mais à l'entrée !... Le voleur, s'il vient, devra passer devant vous !

— Tout va bien, alors !... Cependant, j'aurais aimé mieux être dans la salle des coffres afin de prendre le voleur en flagrant délit.

« Son crime eut été plus punissable et ainsi l'homme eût avoué avec plus de facilité pour échapper à ses conséquences. Mais, comme il sera certainement muni des instruments nécessaires pour fracturer le coffre, je n'aurai qu'à le laisser faire... et m'en emparer au bon moment.

— C'est cela... Mais ne lui laissez pas atimer les coffres : il ne faut pas qu'il y ait de scandale, je vous l'ai dit !

— J'en fais mon affaire... à la première entaille sur la paroi du coffre, j'arrête les frais !... J'ai tout prévu !

« Il me reste maintenant à vous demander un mot de votre main m'autorisant à stationner dans l'atelier cette nuit. Une ronde peut me découvrir ! Et, si je n'avais alors aucun document justifiant ma présence, le scandale que vous voulez éviter, éclaterait... vous me comprenez !

Elias Mac Dowie ne répondit pas. Après quelques instants de réflexion, il se convainquit que son interlocuteur avait raison. Il saisit un papier à l'en-tête du *National Treasury* et écrivit :

Dans un but de surveillance, j'autorise M. Charles Brockton, détective privé, de stationner dans la nuit du 5 au 6 décembre dans l'atelier « Engraving et Printing » et de circuler dans les locaux environnants.

M. Charles Brockton n'aura de comptes à rendre à personne qu'à moi-même.

Washington, le 5 décembre.

Le superintendant du Central Treasury.

ELIAS MAC DOWIE.

— Voici ! dit le superintendant en tendant le papier au policier qui, soigneusement, l'inséra dans son portefeuille.

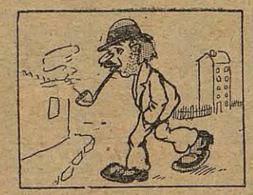
(A suivre.)

JOSÉ MOSELLI.

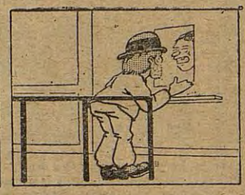
Prochainement :

La Bande de l'Auto rouge

LA TROUVAILLE DE GRATIN



Simplice Gratin, un des citoyens les plus estimés de Clichy-la-Garenne, avait des idées noires. Il travaillait dans une fabrique de monocles pour œils-de-perdrix, lorsque malheureusement le chômage était venu et depuis de longs mois il était sans ouvrage. Il décida donc d'aller à Paris pour essayer d'en trouver.

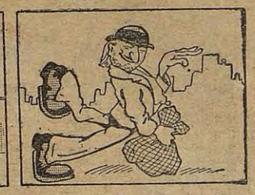


Aussitôt débarqué dans la capitale il rencontra un camarade qui lui dit : « Va-t'en de ma part au 143 bis, rue Barrée ; c'est rare si t'es pas embauché subito ». Gratin qui avait sa femme, sa vieille mère et quatorze enfants « en bas âge » à nourrir remercia chaleureusement son ami et prit le métro pour se rendre à l'adresse indiquée.

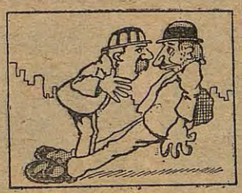
Comme il pénétrait dans un des wagons il aperçut deux individus aux allures bizarres discutant avec animation mais à voix basse et il entendit l'un d'eux dire à son compagnon : « Surtout, mon vieux, n'oublie pas que c'est au 677 de la rue de Picpus que tu dois porter le jambonneau... Je l'ai posé au-dessus de ta tête, dans le filet. »

A la première station ces deux étranges voyageurs dérangés sans doute par la présence de Gratin quittèrent précipitamment le métro. Ils étaient même si pressés de descendre que dans leur hâte ils oublièrent l'un et l'autre d'emporter le fameux jambonneau ! « Ben, mes agneaux, rigolait Gratin en aparté...

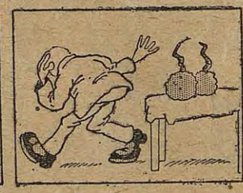
« ... si vous comptez sur moi pour aller vous le porter à domicile, vous pouvez rien vous mettre la ceinture... Et si vous attendiez après pour déjeuner m'est avis qu'il ne vous donnera pas d'indigestion ! » Tout en soliloquant de la sorte il s'aperçut qu'il était arrivé. Pensant alors que si le paquet n'était pas pris par lui il le serait par un autre.



« Autant que ce soit moi, se dit Gratin, en s'en emparant. Comme ça si que des fois je ne dégotais pas de turbin, j'apporterai toujours de quoi bouloter à la nichée. » Et, ravi, de sa trouvaille Gratin partit avec son jambonneau en esquissant pour manifester sa joie le pas guerrier et si fantaisiste à la fois du Pilon-Pilon.



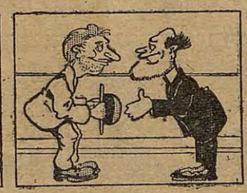
Cette chorégraphie échevelée autant que jubilative à laquelle il se livrait sans la moindre réserve attira sur lui l'attention d'un individu ayant la figure sévère et l'œil inquisiteur. « Je suis inspecteur de la Sûreté, déclara cet inconnu en barrant la route à Gratin et je vous ai vu dérober ce paquet dans le métro... Suivez-moi ! »



Sans autre forme de procès on enferma au poste l'infortuné Grattin navré de la tuile qui lui tombait si intempestivement sur le râble. Pendant ce temps-là le commissaire procédait à l'examen du colis confisqué. Boudain, comme il venait de le développer il fit un bond en arrière et laissa échapper un cri de terreur... Le paquet renfermait des bombes...

En attendant un supplément d'informations Gratin fut mis au secret et reçut dans la même journée la visite du chef de la Sûreté qui, avec toutes sortes d'égards et de ménagements lui posa d'adroites et insidieuses questions sur la provenance de ces bombes. Sans détours, Gratin raconta simplement à la suite de quelles circonstances...

... il s'en était emparé. D'après les indications fournies par Gratin qui avait retenu le numéro de la rue de Picpus, la police — une fois n'est pas coutume — arriva à temps pour coffrer les anarchistes et grâce à ce coup de filet un vaste complot dirigé, contre l'existence de Rigobert II, souverain de la Neurasthénie et des îles Sandwich fut évité.



Lorsque ce monarque arriva à Paris où sa visite était attendue, il fut très épaté de ne pas être écrabouillé par les bombes dont les lettres anonymes le menaçaient. Il voulut en connaître la raison et apprit de la bouche même du préfet de Police que c'était à Gratin qu'il était redevable d'avoir échappé à l'attentat dirigé contre sa précieuse existence. Rigobert II n'était pas un pigneuf.

Il fit demander Gratin, le remercia de lui avoir sauvé la vie et pour le récompenser lui donna avec sa photo dédicacée le titre de gardien-chef de tous les jardins et squares de son empire. Grâce à cet emploi, Gratin put élever sa nombreuse famille en coulant des jours heureux et constater qu'une bonne action, — tel le vol d'un soi-disant jambonneau — comporte souvent sa récompense.

LES NÉGRIERS DES RIVIÈRES DU SUD (*Suite*)

Le vaisseau l'Océan est parti de Fort-Royal (Martinique) avec vingt-huit cercueils. Le mulâtre Charlemagne Mangou, négrier notoire, avertit le jeune nègre Arturo que les cercueils contiennent en réalité de la poudre d'or.
Arturo remercie et, à cheval, sort de la rive et arrive à une anse déserte où se trouve un navire.

Arturo leva sa main toujours armée du poignard et l'abattit sur la nuque du cheval. Le cerveau atteint, l'animal s'arrêta net, frissonna violemment t s'écroula sur le sable. Arturo, déjà, avait bondi à deux mètres de lui sans plus s'en inquiéter. Le féroce nègre arriva bientôt au bord de l'eau et, faisant un porte-voix de ses deux mains, modula un sifflement étrange que l'écho répéta. Puis, il attendit.

Presque aussitôt, une légère embarcation, se détacha du mystérieux navire et vogua vers Arturo. Elle y fut bientôt...

.. arrivée. Sans se soucier de se mouiller les pieds, Arturo entra dans l'eau jusqu'aux genoux et sauta dans le canot : En moins de cinq minutes, l'embarcation atteignit l'arrière du navire où pendait une échelle de corde Arturo s'en saisit et, avec une agilité de singe, eut rapidement gagné le pont. Il était chez lui. Le mystérieux navire avait des raisons sérieuses pour se dissimuler ainsi. Le *Vulture* (en anglais *Vautour*) était un des nombreux négriers existant encore à cette époque malgré les efforts de...

la France et de l'Angleterre pour en purger les mers. Gréé en goélette, le *Vulture* pouvait défier à la course les frégates les plus rapides. Ainsi que trois autres navires, il appartenait à la société *Mon Ka Té* (chef esclavagiste de la côte de Guinée), Arturo (son fils), et Sharp (un anglais évadé du bagne de Botany-Bay). Sharp commandait le *Vulture*. Au moment o Arturo arriva à bord, le capitaine Sharp, gros homme à la figure bonasse, était accoudé à la lisse du couronnement et fumait une pipe d'excellent tabac de...

...Virginie. Il aperçut Arturo et marcha vers lui : « Eh bien ? dit-il joyeusement, tu as vu ce voleur de Charlemagne ? — Oui ! ... tout est réglé ! Nous appareillons! Pas de temps à perdre ! Partons d'abord, je parlerai ensuite ! — Allons-y !... » Sharp saisit le sifflet qui pendait à sa ceinture et en tira un son aigu. Les pirates qui dormaient ou devisaient, couchés sur le pont, s'élancèrent dans la mâture, chacun à leur poste de manœuvre. Dans la nuit, le *Vulture*, telle une gigantesque chouette, déploya ses voiles noires.

... Debout sur le tillac, Sharp, lui-même, dirigeant la manœuvre. Dès que la goélette se fut éloignée de la côte, il se tourna vers Arturo et lui dit : « Alors, cher Arturo, quoi de neuf ? » Le jeune nègre baissa la voix : « De neuf ?... Il y a que l'*Océan*, qui est parti pour Cherbourg deux heures avant nous, a embarqué à son bord vingt-huit faux cercueils contenant près de six millions en poudre d'or. Il faut nous en emparer. » A ces mots, les yeux bleus du capitaine Sharp brillèrent. Il resta un instant silencieux et murmura : « L'*Océan*, vaisseau à trois ponts, est armé d'au moins six cents hommes d'équipage. Nous sommes cent vingt ici, ce sera dur ! — A moins d'avoir des intelligences à bord, fit Arturo.

« — Mais nous n'en avons pas ! — Je m'en charge, moi ! Charge-toi de rattraper l'*Océan* ! » « Ce sera facile ! » s'écria Sharp et, prenant son porte-voix il cria : « Holà, garçons ! Etablissez-moi les flèches (voiles triangulaires). Un des officiers du négrier s'approcha de Sharp et répondit : « Il me semble, capitaine, que c'est dangereux. Et Sharp fronçait les sourcils. Il tira un pistolet de sa ceinture, ajusta et fit feu. Un éclair illumina la nuit. L'homme, le crâne en bouillie, s'affaissa sur le pont, cependant que Sharp disait :

« Je n'aime pas les observations ! » Et, sur son ordre, deux matelots jetèrent à la mer le cadavre pantelant de l'officier négrier. Les « flèches » furent établies.

Poussé par une rude brise d'Ouest qui faisait vibrer sa mâture, le *Vulture* s'inclina sur les flots noirs qu'il fendit rapidement en laissant derrière lui un sillage d'écume. « Avant le jour, dit Sharp qui, tranquillement, avait remis son pistolet à sa ceinture, nous verrons l'*Océan*. — Tant mieux ! répondit Arturo : allons dans votre cabine : je vais vous expliquer mon plan ! »

Les deux hommes s'engouffrèrent dans une écoutille et gagnèrent la chambre du capitaine négrier. C'était une pièce carrée située sous le tillac, à l'extrême arrière du navire. La porte, épaisse de cinquante centimètres et garnie de plaques de tôle, fermait en dedans au moyen de larges verrous.

Elle pouvait défier les plus furieux assauts. Le long des parois, un véritable arsenal composé de carabines, pistolets, sabres d'abordage était accroché. Tel était le repaire du capitaine Sharp. Les deux hommes s'y enfermèrent et, à l'abri des oreilles indiscrètes, n'ayant pour toute société qu'une bouteille de gin, discutèrent longuement. Vers trois heures du matin, ils conversaient encore lorsqu'un marin cria à travers la porte : « Une voile en vue à tribord devant ! — C'est l'*Océan* ! » fit Sharp. Le capitaine de vaisseau Charles de Brévailles, commandant l'*Océan*, était un vieux marin. Âgé de cinquante-huit ans, il touchait à la fin de sa carrière. La mission dont...

... il venait d'être chargé ne lui convenait guère : le gouverneur de la Martinique, après avoir embarqué à son bord vingt huit faux cercueils contenant plusieurs millions de poudre d'or destiné au gouvernement français, lui avait enjoint d'éviter toute rencontre. Cependant le vieux marin, esclave de la consigne, était résolu à obéir. Sitôt l'*Océan* en pleine mer, il avait ordonné de masquer les feux et d'établir toute la toile que le trois-ponts pouvait porter. Plus vite il serait arrivé, mieux cela vaudrait. Sur le le gaillard d'avant, l'équipage, la manœuvre finie, s'était...

... réuni comme de coutume pour deviser sur les événements de la journée. « Moi, disait un marin breton, je dis que tout cela n'est pas naturel ! Vingt-huit cercueils, c'est trop pour un navire de chrétiens. Notre voyage finira mal ! » Le mousse du bord, Alain Mouscot, gamin d'une quinzaine d'années à l'allure gouailleuse et délurée, éclata irrévérencieusement de rire au nez du Breton : « Peuh ! dit-il, vaut mieux que nos « passagers » soient enfermés, au moins ils ne gênent pas la manœuvre ! Nous n'arriverons que plus vite. — Veux-tu te taire, racaille ! » fit le Breton. Le sifflet du...

... maître d'équipage fit taire tout le monde. « Allons, à se coucher, vous autres ! dit-il. Demain, il fera jour. » Les matelots, grommelant, se levèrent les uns après les autres et gagnèrent leurs hamacs accrochés dans la batterie. A l'arrière, Charles de Brévailles, soucieux, se promenait lentement, les mains derrière le dos : le baromètre baissait avec rapidité et une tempête était proche. L'ouragan éclata au lever du soleil, et pendant toute la journée l'*Océan* dut fuir devant le temps. Le commandant de Brévailles ne quitta pas son banc de quart où il s'était fait attacher, et ne fut pas peu surpris d'apercevoir, à moins d'un mille en...

... arrière de son navire, une grande goélette toute noire, qui, sous ses basses voiles, suivait la même route que lui.

« Quelque négrier ! pensa le vieux marin N'était la terreur de mes ordres, je l'amarinerais ! Enfin ! » Jusqu'au soir, la goélette resta en vue. Elle disparut à la faveur de l'obscurité. Charles de Brévailles, qui n'avait pas quitté son poste, se disposait à donner l'ordre d'établir toutes ses voiles, lorsqu'une voix retentit : « Une épave droit devant ! » Le vieux marin saisit sa longue-vue et aperçut une embarcation vide, ou paraissant telle, qui flottait sur les eaux calmes. Intrigué, il cria : « Filez les focs ! à brosser la brigantine.

La barre dessus, toute ! » L'*Océan* vint droit au vent, ses voiles claquetèrent avec bruit et il s'immobilisa : « Amenez la baleinière ! » commanda Charles de Brévailles. Cet ordre fut exécuté. La baleinière, fut descendue à la mer et se dirigea à force de rames vers le canot, toujours immobile. Elle l'atteignit bientôt et un cri d'horreur s'échappa de la gorge des marins français : au fond du canot un homme, un nègre, vêtu de haillons, sordides, les poignets et les chevilles ensanglantés, gisait sans mouvement.

Rapidement, les matelots, sur l'ordre de l'officier, joignirent les deux embarcations par une solide corde et ramèrent à toute allure vers l'*Océan*. Du haut de la dunette, Charles de Brévailles, à l'aide de sa longue-vue, n'avait rien perdu de cette scène, et, lorsque la baleinière remorquant le canot accosta l'échelle, déjà quatre solides matelots attendaient. En un instant, le corps du malheureux nègre toujours évanoui fut monté à bord de l'*Océan* et porté à l'infirmerie où le chirurgien lui donna ses soins Pendant ce temps,...

... Charles de Brévailles avait fait hisser la baleinière et le canot, et remettre le navire en route. La manœuvre terminée, il monta à l'infirmerie et s'approcha du lit où avait été couché l'homme recueilli. C'était un jeune nègre, admirablement bâti. Pour tout dire *c'était le seigneur Arturo*. Grâce aux soins du chirurgien, ou plutôt parce qu'il l'avait jugé bon, Aturo avait repris ses sens : « Cela va mieux, mon ami? » lui demanda Brévailles Arturo répondit en anglais, d'une voix qu'il affaiblissait à...

dessein : « Oui, oui, mais je suis bien faible. Prisonnier sur un négrier, j'ai pu m'échapper grâce à la tempête, j'ai coupé les palans du canot dans lequel vous m'avez recueilli, puis je me suis jeté à l'eau et ai réussi à monter dedans, j'étais si épuisé que je me suis évanoui. Mais je me sens bien, maintenant ! » Le chirurgien corrobora ces paroles, tandis que Brévailles murmura : « Parbleu ! c'est le négrier que nous avons vu hier. Il est loin, maintenant ! »

(A suivre.)

AUJOURD'HUI COMMENCE DANS

16 PAGES — TOUS LES JEUDIS — 5c

L'ÉPATANT

POUR LA FAMILLE

PUBLICATIONS OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (X)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —
Étranger..... 5 francs —

LE ROI DES BOXEURS
OU LES AVENTURES AUTOUR DU MONDE DE MARCEL DUNOT
PAR P PICARD

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

MARCEL DUNOT

La cloche venait de sonner à la fabrique de tissage Pordon et C^ie^, annonçant la reprise du travail de l'après-midi. Les ouvriers se pressaient en foule dans les rues de ce quartier populeux de Saint-Quentin, pour regagner en hâte l'usine et leurs ateliers respectifs. Ils avaient encore cinq minutes devant eux et les premiers arrivés attendaient près de l'immense grille d'entrée, les yeux fixés sur l'horloge située au centre de la grande cour.

Un contremaître se tenait derrière la grille. Il avait l'ordre de la fermer impitoyablement à une heure et demie et d'inscrire les noms des retardataires sur un registre spécial.

Ce contremaître n'était pas un méchant homme, mais il était poussé à la sévérité par le cousin du patron, Joseph Honorat, jeune ingénieur sorti récemment de l'Ecole centrale, et qui occupait dans l'usine le poste de directeur technique. Joseph Honorat, âgé d'une trentaine d'années, actif, ambitieux, d'un tempérament brutal et égoïste, dirigeait l'énorme personnel de l'usine Pordon avec une dureté qui ne se relâchait jamais. Il exigeait des contremaîtres une surveillance implacable et s'assurait personnellement de la rigoureuse exécution de tous ses ordres.

Il avait remplacé presque complètement le vieux père Gustave Pordon, qui, perclus de rhumatismes, ne s'occupait presque plus de l'usine depuis la mort de sa femme qu'il avait adorée.

Ce jour-là, le contremaître préposé à la surveillance de la grille regardait d'un air béat les longues théories d'ouvriers s'engouffrer sous l'entrée de l'usine, lorsqu'une petite porte s'ouvrit dans le mur qui séparait les ateliers de l'habitation des directeurs.

Un homme en sortit, blond, de haute taille, de forte carrure, et ses yeux gris de fer promenèrent sur l'assistance un regard dépourvu de bienveillance. Cet homme était Joseph Honorat, le cousin de Gustave Pordon et le directeur de l'usine.

Tout de suite, il remarqua les ouvriers qui attendaient devant la grille au lieu d'entrer, et il apostropha le contremaître :

— Martin ! Qu'est-ce que vous fichez donc ? vous laissez les ouvriers stationner devant la porte ?

— Mais, monsieur le directeur, balbutia le contremaître, il n'est pas l'heure...

Le visage de Joseph Honorat refléta une expression de méchanceté rageuse.

— Martin, vous n'êtes qu'un nigaud ! Vous ne comprenez pas qu'ils se payent votre tête, tous ceux-là ?

Et, se tournant vers l'horloge avec un geste large :

— Il est une heure vingt-sept. Je n'admets pas que les ouvriers restent de cette façon devant la grille ; qu'ils entrent ou qu'ils aillent plus loin ! et tant pis pour eux s'ils arrivent en retard.

Quelques ouvriers, un peu troublés par la violence de la voix du directeur, avaient quitté la grille, et sans plus attendre, pour ne pas encourir sa colère, s'étaient mêlés au flot des ouvriers qui rentraient.

Seul, un jeune homme de dix-sept ans environ était demeuré près de la grille à laquelle il était adossé et considérait le spectacle de la rentrée de ses camarades avec un flegme parfait.

Il fumait une grosse pipe de terre dont il tirait béatement des bouffées, les yeux demi-clos. C'était un gars solide et bien taillé qui paraissait se soucier très peu de l'humeur hargneuse de M. le directeur.

Cependant, Joseph Honorat avait été ravi de constater la docilité des ouvriers qui n'avaient pas attendu que le contremaître reprit l'observation du patron pour rentrer précipitamment. Et il avait tourné les yeux vers une cour où des apprentis avant de regagner leur atelier s'amusaient à jouer à saute-mouton.

Il se disposait à courir de ce côté, car il ne pouvait tolérer qu'on s'amusât dans l'usine, lorsqu'il aperçut le jeune homme resté immobile près de la grille.

Il eut un accès de rage et, s'avançant précipitamment, il lui cria :

— Vous êtes donc sourd, vous, là-bas ? Vous n'avez pas entendu ce que j'ai dit ?

L'ouvrier continuait à tirer placidement des bouffées de sa pipe.

Le directeur, furieux de son indifférence, l'apostropha avec une violence croissante :

— Ah çà ! dites donc, est-ce que vous vous fichez de moi, vous ?

Le jeune homme leva sur le directeur des yeux étonnés et, retirant sa casquette en même temps qu'il ôtait sa pipe de la bouche, il demanda :

— C'est-il à moi que vous parlez, monsieur le directeur ?

Joseph Honorat frappa rageusement du pied :

— Parfaitement, c'est à vous ! Je vous répète que je ne veux pas voir stationner devant l'entrée de l'usine.

Sans s'émouvoir, l'ouvrier répliqua :

... J'ai encore deux minutes, monsieur le directeur, je finis ma pipe...

— Il est vingt-huit, monsieur le directeur, j'ai encore deux minutes, je finis ma pipe.

Joseph Honorat fronça les sourcils :

— Je ne vous demande pas d'explications... Je vous dis simplement de débarrasser le plancher... d'entrer !... Je ne veux voir personne arrêté à la grille.

L'ouvrier ne dit plus mot, mais faisant demi-tour, il traversa la rue tranquillement et alla se placer sur l'autre trottoir, face à l'entrée de l'usine.

Là, s'appuyant contre une boutique, il continua de fumer sa pipe, les yeux fixés sur le cadran de la grande horloge. Lorsqu'il vit l'aiguille sur le point d'arriver à la demie, il tapa sa pipe contre le mur, en fit tomber le feu, la serra dans sa poche et franchit délibérément la grille au moment précis où le contremaître se disposait à la fermer.

Joseph Honorat en était suffoqué. Au moment où le jeune homme passait devant lui il le retint par le bras :

— Dites donc, vous... deux mots.

— Voilà, monsieur le directeur.

— Quel est votre nom ?

— Marcel Dunot.

— A quel atelier êtes-vous ?

— A l'atelier des réparations des machines.

— Ah ! je me souviens... c'est vous qui avez fait des réparations dans la maison de M. Pordon ?

— Oui, monsieur le directeur.

— Eh bien, mon garçon, je tiens à vous prévenir que je n'aime pas les mauvaises têtes, et que si vous recommencez ce que vous venez de faire devant moi, ça pourrait se gâter pour vous.

Marcel Dunot considéra le directeur du coin de l'œil, et d'une voix respectueuse :

— Pardon, monsieur le directeur, voulez-vous me permettre une observation ?

— Je n'aime pas beaucoup les raisonneurs !

— On doit rentrer à la demie, pas vrai? Eh bien, je suis exact. Depuis que je suis à l'usine, je n'ai pas manqué un jour, pas un jour, monsieur le directeur, d'arriver à l'heure !...

Joseph Honorat en resta ahuri :

— Ah ça ! mais, murmura-t-il, est-ce que ce garçon ne se fiche pas de moi ?... Je voudrais bien voir ça, par exemple... il ne serait pas long à la franchir, mais en sens inverse.

Il pénétra dans les bureaux de la direction, d'une humeur de chien, vérifiant rapidement, d'un œil soupçonneux, si chacun était à son poste, et tous les employés courbaient le front à son passage, se penchant sur leur besogne pour éviter son regard.

Cet homme terrorisait tout le monde, congédiant un ouvrier ou un employé sous le moindre prétexte.

Il finit par pénétrer dans son cabinet pour y prendre connaissance du courrier arrivé depuis le matin.

Cependant, l'ouvrier ajusteur, Marcel Dunot était arrivé en sifflotant dans l'atelier où il travaillait.

— Eh bien, mon vieux, lui dit son contremaître, un brave homme, vous n'avez pas peur, vous vous emboîtez le patron, à présent.

Le jeune homme sourit :

— Ah ! il ne faudrait pas non plus qu'il me porte trop sur le système. Je l'enverrais balader carrément.

Et sans tarder, Marcel Dunot se mit à son établi.

C'était un ouvrier adroit, consciencieux, et qui ne boudait jamais devant la besogne... Orphelin de bonne heure, Marcel Dunot, qui n'avait plus que des parents assez lointains et assez indifférents, avait appris à se débrouiller tout seul.

En quittant l'école communale où il avait été le meilleur élève de sa classe, il était entré à la fabrique de tissage Pordon et Cie. Rapidement, il avait appris son métier à fond. Ayant un goût très vif pour les travaux de mécanique, il complétait son instruction chez lui après les heures d'atelier. Son apprentissage fini, il avait été tout de suite le meilleur ouvrier de l'atelier de réparation des machines. Et quand se présentait un travail difficile et délicat, c'était à lui qu'on le confiait.

Aimé de tous ses camarades, il n'avait autour de lui ni envieux ni ennemis ; sa franchise, ses manières cordiales et ouvertes lui valant l'amitié ou la bienveillance des plus ombrageux.

Au demeurant, et quoiqu'il n'eût que dix-sept ans, assez redouté des ouvriers qui s'amusent dans les ateliers à abuser de leur force contre les apprentis. Car Marcel Dunot était toujours là pour protéger le plus faible, et l'on savait qu'il avait le poing solide. Il était populaire à sa façon dans toute l'usine, et ce soir-là, le petit tour qu'il venait de jouer au directeur, faisait dans les ateliers le sujet passionné de toutes les conversations.

Lui, n'y pensait déjà plus, et devant son établi, il s'évertuait à remettre en état un mécanisme assez délicat auquel il travaillait depuis le matin. Et tout en travaillant, il sifflait à perdre haleine comme pour s'exciter au labeur.

Soudain, la porte de l'atelier s'ouvrit. Les ouvriers levèrent la tête et virent, non sans surprise, apparaître un des domestiques de Gustave Pordon, un valet de chambre nommé Raoul, qui restait immobile sur le seuil.

— Qu'est-ce que vous désirez? lui demanda le contremaître.

— Monsieur Pordon réclame M. Marcel pour une réparation qu'il a à lui confier.

— C'est bien ! Il va y aller, répondit le contremaître.

Et comme le domestique avait déjà le dos tourné, le contremaître dit en plaisantant à Marcel Dunot :

— Oh ! oh ! *Monsieur Marcel !* Mince de luxe ! *Monsieur Marcel* a décidément tapé dans l'œil du grand patron.

Marcel Dunot, sur le même ton de plaisanterie, repartit :

— Je crois qu'il vaut mieux taper dans l'œil du grand patron que du petit.

Les ouvriers eurent un rire d'approbation. Ils désignaient du nom de *grand paron* Gustave Pordon, le propriétaire des usines ; et du nom de *petit patron*, le jeune cousin, Joseph Honorat, le directeur détesté de tous.

— Pour sûr, reprit le contremaître. Allez, dépêchez-vous, Dunot, faites pas attendre M. Pordon.

Marcel remit sa veste dont il s'était débarrassé en entrant à l'atelier et ajouta en partant :

— D'abord, celui-là, c'est un chic type, et les chics types, ça me botte...

Comme il sortait, un loustic de l'atelier lui cria :

— Tu diras bien des choses à la demoiselle, hein?

Marcel Dunot haussa les épaules :

— Compte dessus, mon vieux, je lui présenterai tes compliments.

Il referma la porte derrière lui et s'engagea dans un chemin qui suivait le mur de l'usine. Comme il arrivait à la somptueuse habitation des directeurs, il vit le valet de chambre qui l'attendait.

Marcel lui dit en riant :

— T'as pas besoin de rester là, mon vieux, je connais la route, je ne me perdrai pas.

Il pénétra dans un parc admirable et qui étonnait d'autant plus qu'il contrastait avec l'usine sombre et noire derrière laquelle il étalait ses pelouses verdoyantes et ses massifs pleins de fleurs éclatantes et rares.

A l'ombre d'un grand châtaignier, Gustave Pordon était assis dans un vaste fauteuil de jonc. Devant lui se trouvait une table de fer sur laquelle était disposé encore le service à café qu'il venait d'utiliser en compagnie de sa fille, Denise, et du directeur de l'usine.

Mlle Denise Pordon — celle que le loustic de l'atelier avait appelée « la demoiselle », était une grande jeune fille blonde et svelte qui offrait le type le plus pur de beauté de la race du Nord.

Un visage d'un ovale parfait éclairé de deux yeux bleu pâle, d'un éclat extraordinaire et d'une douceur exquise. Les cheveux blonds soyeux, aux reflets d'or, légèrement bruni, séparés en bandeaux sur le milieu de la tête, encadraient un front d'une blancheur de camélia. Le dessin d'une pureté classique du nez et de la bouche, la douceur reposée de tous les traits contribuaient à donner à son visage l'expression d'une madone de la Renaissance italienne.

Elle gardait devant son père et le jeune ouvrier une attitude réservée et pleine d'une grâce tendre et timide.

— Te voilà, toi ! dit le père Pordon en tendant une main cordiale à l'ouvrier, c'est bien, mon garçon, tu tu n'as pas été long à venir.

— Non, monsieur Pordon.

— Quel est donc ton nom de famille... je ne me le rappelle jamais.

— Dunot, monsieur Pordon.

— Ah ! oui. Eh bien, Dunot, puisque tu es si calé que ça en mécanique, tu vas me dire si tu es capable d'arranger une pendule.

Marcel Dunot sourit :

— Peut-être bien, monsieur Pordon. Je me suis souvent amusé à démonter et à remonter des mouvements. Je ne demande qu'à essayer.

Le « grand patron » leva la main droite en l'air.

— Minute ! Minute ! Il ne s'agit pas de faire des bêtises, ce n'est pas un petit mouvement de rien... C'est un objet de taille et de poids, mon gaillard... C'est une belle pendule ancienne, c'est assez compliqué et je ne voudrais pas la voir détraquée.

— Je peux toujours essayer, monsieur Pordon.

— Dame, je préférerais te voir travailler là-dessus que de la confier aux horlogers de Saint-Quentin. Ils n'ont pas l'habitude de l'horlogerie ancienne, et je suis sûr qu'ils ne feront que des bêtises. Si tu ne peux pas y arriver, je l'enverrai à Paris.

Marcel Dunot, flatté de la confiance que le « grand patron » avait en son talent de mécanicien, se piqua au jeu :

— Je ferai mon possible pour l'arranger, monsieur Pordon, et je vous assure que si j'y renonce, c'est qu'elle s'entêtera à ne pas vouloir marcher.

M. Pordon sourit dans sa barbe :

— C'est bien, tu as de la bonne volonté, c'est déjà quelque chose ! Dis donc, l'ami, pour te donner du cœur à l'ouvrage, tu prendrais bien une tasse de café ?

Marcel Dunot s'inclina comme dans le monde, et très correct :

— Bien volontiers, monsieur Pordon.

— Et un petit verre, par-dessus le marché ?

— Le petit verre sur le marché aussi...

Gustave Pordon fit signe à sa fille... Déjà Denise avançait une tasse et la remplissait du liquide brun qui répandait un arome délicieux.

Elle prit ensuite un carafon et versa une liqueur jaune dans un petit verre de cristal irisé.

— C'est de la fine champagne, Dunot, dit M. Pordon, je ne sais si elle te conviendra.

L'ouvrier sourit :

— Oh ! monsieur Pordon, je ne suis pas inquiet sur la qualité !

Et il dégusta le café et le petit verre avec une mimique expressive de satisfaction.

— C'est exquis, monsieur Pordon.

Le vieil usinier eut un rictus mélancolique :

— Et je parie, Dunot, que tu m'envies parce que tu te dis : « Il en prend tous les jours » !

— Oh ! monsieur Pordon...

— Si, si, je vous connais, vous autres, les ouvriers, toujours à crier sur le patron.

Marcel Dunot protesta :

— D'abord, monsieur Pordon, je vous dirai que jamais l'on ne crie *sur vous.*

Le « grand patron » devina la nuance.

— Oui... je comprends ce que tu veux dire... eh bien ! vous avez tort... Joseph Honorat, mon cousin, est un brave garçon... il aime son métier. Il est peut-être plus sévère que je ne l'étais au temps où je m'occupais sérieusement de l'usine, mais c'est un bon patron lui aussi.

Marcel Dunot ne jugea pas à propos de démentir M. Pordon sur ce point. Il se contenta de répondre :

Et, dégustant encore tour à tour son café et le petit verre, il conclut :

— Les ouvriers savent faire la différence.

— C'est délicieux !

Le vieil usinier regarda Denise en riant.

La jeune fille était séduite par le sans-façon aimable de Marcel Dunot que sa présence n'intimidait nullement.

Ayant achevé ses consommations, Dunot reprit :

— Et vous aurez beau dire, monsieur Pordon, jamais les ouvriers n'aimeront M. Honorat comme ils vous aimaient.

— Tais-toi ! Tu dis des bêtises ! Il faudra bien s'y habituer pourtant à M. Honorat, puisqu'il me succédera définitivement un jour, ici... n'est-ce pas, Denise ?

En disant ces mots, le vieil usinier fixa les yeux sur sa fille, car depuis deux ans, Joseph Honorat faisait à sa cousine une cour assidue et espérait bien qu'elle l'agréerait enfin pour époux.

Denise feignait de ne pas s'en apercevoir, n'ayant pour son cousin qu'une amitié très modérée ; le caractère autoritaire, agressif et cassant du jeune ingénieur lui déplaisait foncièrement et elle ne pouvait se faire à l'idée de donner sa main à un homme qu'elle trouvait par tous les côtés absolument antipathique. Et jusqu'ici, elle avait obstinément refusé d'engager sa parole.

Pourtant, le vieux père Gustave Pordon considérait son associé comme son futur gendre et il se contentait de mettre au compte de la jeunesse de Denise, la répulsion qu'elle éprouvait pour la question de mariage.

Mais il ne renonçait pas à son rêve de voir les deux jeunes gens

... J'ai réglé le compte d'un lâche et d'une canaille...

mariés. Il verrait alors l'usine qu'il avait fondée passer à son enfant en même temps que sa fortune qui était considérable.

Denise répondit à son père :

— Laisse donc monsieur Marcel, papa. Tes questions le gênent et tu vois bien qu'il ne peut pas te répondre comme il le voudrait.

Avec un geste affectueux, l'usinier approuva sa fille.

— Allons, c'est bien... Dunot, mon ami, ma fille va te conduire dans mon cabinet de travail, tu examineras la pendule et tu y exerceras tes talents, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur Pordon.

Ils partirent, marchant presque côte à côte, Dunot n'osant plus parler, intimidé par cette belle jeune fille qu'il estimait autant qu'il l'admirait.

Il savait comme Denise Pordon était d'une bonté simple et secourable ; et par les camarades mariés de l'usine il avait appris quelle aide généreuse elle apportait aux ouvriers éprouvés par quelque accident ou chargés de famille.

Souvent même elle était intervenue auprès de son père et avait obtenu la réintégration d'un ouvrier chassé par son cousin.

Pourtant, sur ce chapitre, Gustave Pordon était quasi intraitable, ne voulant à aucun prix affaiblir l'autorité de son directeur. Il avait mis toute sa confiance en Joseph Honorat et le laissait libre de faire tout ce que bon lui semblait.

Marcel Dunot marchait donc silencieusement à côté de Denise et pensait :

— C'est tout de même fort qu'une aussi ravissante créature, qui est la beauté et la bonté mêmes, soit destinée à ce sale type d'Honorat, une canaille ! une crapule !

Et une rancune lui montait contre ce vieux Gustave Pordon, qu'il affectionnait pourtant comme patron.

Il se sentait pour Denise cette adoration lointaine et sans but qu'on a pour une idole inaccessible ou pour un joyau de musée qu'on ne peut qu'admirer sans aucun espoir d'y toucher jamais derrière sa vitrine.

Peut-être la jeune fille comprit-elle le sentiment d'admiration respectueuse qu'elle inspirait à Marcel Dunot, car son visage se colora légèrement en apercevant que le jeune homme la regardait à la dérobée.

L'ouvrier surprit cette rougeur et se reprocha d'avoir laissé percer quelque chose de ses sentiments. Il tourna aussitôt la tête, et d'un air détaché se laissa conduire jusqu'au cabinet de travail de Gustave Pordon.

Denise lui indiqua la pendule à réparer. C'était un énorme régulateur de deux mètres de haut, à long balancier étroitement gainé dans une boîte de noyer délicatement sculpté.

Marcel Dunot alla chercher une échelle et se mit en devoir de démonter la pendule proprement dite et de la dégager de son enveloppe de bois.

Denise, le voyant occupé, sortit et le laissa en contemplation devant les rouages et les engrenages multiples auxquels il s'agissait de rendre le mouvement et la vie.

Ayant déjà fait des réparations dans la maison, Marcel Dunot connaissait la place où se trouvaient les outils — dans un meuble près de l'office. — Il s'y rendit et revint bientôt auprès de son régulateur avec toute une panoplie de tournevis.

Il était là depuis vingt minutes, quand Gustave Pordon entra :

— Eh bien ! mon vieux, quoi de nouveau ?

L'ouvrier regarda le « grand patron » d'un air triomphant.

— Je réussirai, monsieur Pordon, dit-il. J'ai découvert par où ça clochait ; c'est l'essentiel. Je me charge de la réparation. Je vais l'emporter à l'atelier et d'ici ce soir, votre horloge marchera.

Il enveloppa tous les organes de la pendule dans un vieux journal et partit.

En rentrant dans son atelier, il glapit d'une voix comique :

— On répare la faïence et la porcelaine !... le verre, l'albâtre, les cristaux...

Le contremaître s'approcha :

— Qu'est-ce que vous apportez, là dedans ?

— Ah ! ah ! répondit Marcel Dunot, cette fois, ça n'est pas un métier à tisser, c'est une mécanique à tisser les minutes qu'il s'agit de raccommoder.

Et l'ouvrier, s'installant à son établi, se mit patiemment en devoir de réparer un rouage cassé du régulateur.

Après deux heures d'efforts, il poussa un joyeux hurrah ! et, d'une voix claironnante, entonna une chanson d'atelier.

— Ça y est ! Décidément, je peux faire un vétérinaire de vieilles pendules ! Elle marche ! Mais la sacrée chipie m'a donné du mal !

Et s'adressant au contremaître :

— Je sors. Je vais remonter mon phénomène !

« Si vous ne me voyez pas revenir, c'est que le « grand patron » m'aura invité à dîner.

— A dîner à quatre heures de l'après-midi, repartit le contremaître, faudra faire un service exprès.

— Je veux dire à lîcher de l'eau chaude... comme dans le grand monde... avec des petits fours... on appelle ça un *fiche à claques*, je crois.

— T'en rapporteras !

— Entendu ! J'en mettrai dans mes poches !

Il revint dans le parc de M. Pordon, serrant joyeusement la pendule dans ses bras, et satisfait d'avoir aussi bien employé son après-midi à un travail qui l'avait intéressé.

Le jardin était désert. Marcel Dunot le traversa, admirant la beauté des frondaisons, les fleurs des massifs et les pelouses si habilement entretenues par les jardiniers.

Ne rencontrant toujours personne, il gravit le perron de la maison, traversa le vestibule et frappa à la porte du cabinet de travail de M. Pordon.

Comme il ne recevait pas de réponse, il entra. Le cabinet était vide.

Marcel vit sur la table ses outils qui étaient restés.

Il s'approcha et se mit en devoir de remonter la pendule. Cela n'alla pas tout seul, car, remise en place dans son boîtier, la pendule ne marchait plus.

Il dut la ressortir, revoir le mécanisme, faire jouer les engrenages. Il ne faisait aucun bruit dans son coin, uniquement attentif à percevoir le tic tac régulier du balancier, quand soudain dans la pièce voisine, dans le salon de l'industriel, un bruit de voix retentit.

Marcel Dunot tressaillit. Il venait de reconnaître en même temps la voix de Joseph Honorat et celle de Denise Pordon. Les deux cousins n'avaient point l'air très d'accord et leur conversation avait toute l'allure d'une dispute.

Marcel Dunot se sentit mal à l'aise. Il remua une chaise pour signaler sa présence, mais l'on ne parut pas s'en apercevoir dans le salon et la dispute continua.

Il renouvela sa tentative et fit résonner un marteau sur le balancier de la pendule, mais toujours en vain. Les deux cousins étaient tout à leur querelle et leur dialogue arrivant distinctement à ses oreilles piquait sa curiosité.

— Mais enfin, Denise, disait le « petit patron », pourquoi me repoussez-vous ? Ayez au moins la franchise de me dire vos raisons.

— Mais il me semble, répliqua Denise, que je vous les ai dites assez souvent et sans aucun détour, vous ne me plaisez en aucune manière.

— En aucune manière ! Vraiment, vous êtes tout à fait aimable.

— Comprenez ce que je vous dis : j'ai pour vous l'amitié qu'on doit avoir pour un cousin, mais quant à vous épouser, non, Joseph, je ne peux pas m'y résoudre.

Marcel Dunot, dans son coin, fit une grimace joyeuse et murmura :

— Attrape ça ! espèce de singe !

Joseph Honorat insistait :

— Denise, cependant, vous vous marierez quelque jour...

— Je n'y pense pas, Joseph, je vous l'assure !

— Il faut au contraire y penser, Denise, puisque le mariage est l'état où vous devez vivre.

Agacée, la jeune fille, qui détestait son cousin et ne redoutait rien tant que de se trouver en tête à tête avec lui, s'emporta :

— Après tout, Joseph, vous m'énervez. Je n'ai pas besoin de vos conseils pour me conduire, et je ne comprends pas que vous teniez à toute occasion à me faire répéter que vous ne me plaisez pas.

— Enfin, Denise...

— Joseph, je vous le dis une fois pour toutes et je vous prie de ne plus insister !

— Denise, je...

— Assez ! assez ! Je ne vous épouserai jamais, jamais ! jamais !

— Mais pourquoi ?

— Encore ! Ah ! c'est trop fort ! vous voulez me forcer encore à vous redire...

— Oui, Denise, je veux, j'ai le droit d'avoir une explication. Je ne vous plais pas... ça n'est pas une raison... ce que vous me devez, c'est de me dire le pourquoi de cette aversion inexplicable...

Il devait s'être approché très près de sa cousine et la regarder droit dans les yeux, car la jeune fille, d'un accent dont l'irritation allait grandissante, lui cria comme un défi :

— Pourquoi ? Ah ! vous tenez donc tant que ça à ce que je vous le dise ?

— Oui, Denise, quelles que soient vos raisons, je préfère les connaître.

— Eh bien, mes raisons sont que je vous déteste, Joseph ! Je vous déteste !

— Denise !

— Vous m'avez forcée à vous le dire, vous devez être satisfait, à présent... Je vous déteste parce que vous êtes méchant, égoïste, sans pitié pour personne, que je ne vous ai jamais vu faire un geste aimable ou généreux et que, dans l'affection même que vous dites avoir pour moi, je ne démêle que les mobiles les plus bas et les moins avouables. Et maintenant, c'est fini, vous aurez beau faire et essayer de vous reprendre, je ne serai pas la dupe d'une feinte bonté, d'une générosité simulée... Je vous détesterai davantage encore parce que je ne verrai dans votre conduite qu'une odieuse hypocrisie alliée à votre méchanceté naturelle... J'espère que cette explication sera la dernière et que vous m'épargnerez enfin à l'avenir vos protestations et vos poursuites...

Marcel Dunot qui, monté sur une chaise devant la pendule, ne perdait pas un mot de cet intéressant échange de vues, buvait du petit-lait.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il prend, le frère !

Il fit une contorsion comique et se plaqua les deux mains sur les hanches. Mais dans son mouvement, il heurta le poids du balancier qui roula sur le sol avec un bruit épouvantable.

Joseph Honorat, furieux, bondit en vociférant :

— Quelqu'un nous écoute !

Il se précipita dans le cabinet de travail au moment où Marcel Dunot sautait à bas de sa chaise pour ramasser le poids du balancier.

Il l'interpella d'une voix exaspérée :

— Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

Marcel Dunot se redressa sans ramasser le bloc de cuivre et d'une voix tranquille, il déclara :

— Je fais mon travail, monsieur le directeur !

— Votre travail ! C'est un peu fort ! Votre travail est à l'usine ! Vous n'avez pas le droit d'être ici.

Il se tourna vers Denise et lui demanda d'un ton rogue :

— Comment se fait-il que ce garçon soit là ?

Denise s'empressa de défendre le jeune ouvrier :

— C'est papa qui l'a fait venir.

Joseph Honorat haussa les épaules :

— C'est insensé ! Votre père ne doute de rien. Est-ce qu'il les connaît, ses ouvriers, pour les faire venir ici, dans la maison, sans surveillance ?

Le rouge monta au front de Marcel Dunot qui protesta :

— Ah ! dites donc, monsieur le directeur, je suis un honnête garçon, vous savez...

Joseph Honorat, encore sous le coup de la colère, s'écria :

— Je n'en sais rien !

Marcel Dunot se dressa comme un coq en colère :

— Dites donc, je vous vaux bien !

— Hein, quoi ? des insolences ? D'abord, je vous apprendrai, moi, à écouter aux portes !

— Ecouter aux portes ! Eh bien, elle est raide ! Je ne suis pas un mouchard, moi ! Si vous ne vouliez pas qu'on vous entende vous rabrouer le caquet, vous n'aviez qu'à ne pas crier si fort !

— Insolent ! voyou ! sortez tout de suite !

Marcel Dunot haussa les épaules :

— Je sortirai quand j'aurai fini mon travail, je n'ai d'ordres à recevoir ici que de mon patron, M. Gustave Pordon, qui m'a dit de lui arranger sa pendule.

— Sortez !

— Non !

— Sortez, je vous dis !

— Non ! reprit Marcel Dunot, très maître de soi.

Joseph Honorat s'avança. C'était, nous l'avons dit, un gaillard taillé en hercule, de forte carrure et qui dépassait de la tête Marcel Dunot.

Ce dernier, cependant, sans s'émouvoir, attendait ce que le directeur allait faire.

Joseph Honorat était dans un état de fureur indescriptible. A la rage d'avoir été repoussé par Denise Pordon, s'ajoutait l'humiliation d'avoir été surpris par le jeune ouvrier dans cette posture peu reluisante de soupirant honteusement éconduit. Les poings serrés de rage, il s'approcha de Marcel Dunot et lui commanda :

— Vide tes poches sur la table !

Le jeune ouvrier rougit jusqu'au front :

— De quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Vide tes poches tout de suite !

Le jeune homme fit un violent effort pour se maîtriser :

— Alors, vous me prenez pour un voleur, à présent ?

— Tu ne veux pas vider tes poches ? Je t'y forcerai bien !

Marcel Dunot se campa :

— Ah ! ça, non par exemple ! Et puis ne me touchez pas !

Joseph Honorat, les yeux fulgurants, s'avança et abattit ses deux larges mains sur les épaules de Marcel Dunot. Mais le jeune homme se dégagea lestement et sauta à côté du cousin de Denise.

— Vaurien ! Ah ! tu n'as pas la conscience tranquille ; mais tu ne t'en iras pas sans que je t'aie fait avouer.

Marcel Dunot se fâcha :

— Ah ! ça va bien ! J'en ai assez de m'entendre traiter de voleur !

Le poing de Joseph Honorat tomba sur l'épaule de l'ouvrier mécanicien, et cette fois, le directeur avait mis une véritable violence dans le coup.

Marcel Dunot se sentant frappé poussa un rugissement de fureur et, se retournant d'un mouvement rapide, il tomba à bras raccourcis sur son agresseur.

Mais ce dernier, le dominant de sa haute taille et de son poids avait tout l'avantage physique. Le jeune homme n'avait guère dans son jeu que sa souplesse et sa vivacité.

Les poings du directeur de l'usine le frappèrent comme des massues. Marcel Dunot bondissait de droite à gauche, cherchant à les éviter. Mais Joseph Honorat, excité par la rage, le martelait sans répit et sans lui laisser le temps de riposter.

Denise, blême comme une morte, totalement désemparée, regardait sans avoir la pensée de sonner pour appeler un domestique.

Marcel Dunot n'avait pu éviter la brutale attaque du directeur ; la figure ensanglantée et meurtrie, il essayait de vaines parades. Mais la colère le rendant complètement insensible à ses blessures lui rendit sa présence d'esprit. Il renonça à parer et prit l'offensive. Sans se soucier des coups qui l'abîmaient, il se baissa, se ramassa sur lui-même, et détendant ses poings, les envoya dans la figure de Joseph Honorat. Et la haine décuplant sa vigueur, des pieds et des poings, avec une véritable frénésie, il fondit sur son adversaire qui, désemparé à son tour par la rapidité de ses coups, recula de deux pas.

Marcel Dunot, profitant du désarroi de Joseph Honorat, fondit de nouveau ; d'un coup de poing dans le creux de l'estomac, il le fit chanceler contre un fauteuil, et sans lui laisser une seconde de répit, lui fit pleuvoir une grêle de coups sur le visage d'où jaillit un ruisseau de sang.

Cependant, Honorat s'était ressaisi et frappait à nouveau son adversaire de ses deux poings énormes qui s'abattaient sur le jeune homme avec un bruit sourd. Mais Marcel Dunot ne sentait plus rien, ivre de fureur et de haine, comme une mécanique emportée, ses pieds et ses poings grêlaient sur Joseph Honorat qui, pris de vertige, allait s'affaler à terre, quand M. Gustave Pordon survint.

Le père de Denise sauta sur Marcel et le saisit aux deux épaules. Mais le jeune homme, se dégageant, fondit à nouveau sur le directeur, le frappant maintenant pour le plaisir, car Joseph Honorat, anéanti, ne répondait plus.

De nouveau, M. Pordon saisit Marcel. Ce dernier se retourna pour se débarrasser de l'importun, mais il rabaissa vivement les poings quand il aperçut son « grand patron ».

M. Pordon, profitant de ce répit, s'était glissé entre les deux hommes. Marcel Dunot, tout sanglant, les poings en arrêt, les narines frémissantes, beau de courage et d'indignation, regardait Joseph Honorat, pitoyable, affalé dans un fauteuil, se tamponnant péniblement sa figure ruisselante de sang.

— Tu es fou ! s'écria M. Pordon.

D'une voix rauque et entrecoupée, Marcel expliqua :

— J'ai réglé le compte d'un lâche et d'une canaille !

Lire la suite de cet émouvant roman dans le n° 238 de

L'ÉPATANT ***mis en vente le*** **MARDI 22 OCTOBRE**

SCEAUX. — IMP. CHARAIRE

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Profitant de sa ressemblance avec Jasper Higg, un inconnu a dérobé les documents relatifs à la prodigieuse invention du Français Dréa qui est assassiné. Jasper et sa sœur Ellen disparaissent ; le premier reste introuvable ; la seconde est découverte à Paris, atteinte d'une sorte de lèpre, par André Maurris, secrétaire de Dréa. On finit par savoir que le voleur est une femme, Martha, sœur jumelle de Jasper, enlevée à sa naissance par un ami de la famille Higg, l'Ecossais Mac Pherson, parce qu'elle porte un stigmate que les superstitions écossaises représentent comme une prédestination au malheur. Elle a agi pour le compte de l'homme qui l'a élevée, le Polonais Grisiecki, sorte de sombre illuminé qui prétend parvenir à la domination universelle et qui s'est réfugié au Maroc. Une expédition secrète française est envoyée contre lui ; grâce à son merveilleux vaisseau aérien, il enlève plusieurs membres de la mission, mais il est tué par André, puis sa retraite est prise par les Beni-Mguir du caïd Abdallah sur l'instigation du lieutenant Bernin. Martha et ses complices s'enfuient sur l'aéronef, emmenant André qui met l'engin hors de service au sommet du Djebel-Arouz, où il a atterri. A ce moment, de mystérieux phénomènes sismiques se produisent, et, finalement, une éruption volcanique projette André dans les airs.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE IX

LE DERNIER MOT DE L'AFFAIRE HIGG

— La terre tremble ! Malheur sur nous, nous sommes maudits ! Allah nous punit ! Telle fut la clameur immense et frénétique qui monta du clan des Beni-Mguir aux premières secousses du phénomène sismique.

Olivier Bernin fut jeté à terre ; il tenta de se redresser, mais une foule de forcenés passa sur lui en trombe : piétiné, meurtri, il parvint pourtant à se mettre sur ses jambes et regarda autour de lui : il aperçut d'abord la masse compacte des Marocains fuyant à toutes jambes comme atteints de folie. Sa première pensée fut pour Gabriel et les deux matelots restés dans le bâtiment.

Il les y trouva terrorisés, eux aussi, par le tremblement de terre. Le gamin blessé fut enveloppé dans une couverture et ils se mirent en devoir de descendre le flanc du pic, aussi promptement que le leur permettait leur fardeau, afin de parvenir à la vallée, où, le matin, les Marocains s'étaient massés pour l'attaque. Chose imprévue, ceux-ci avaient cessé de s'enfuir ; ils étaient assemblés dans la prairie. Au centre, dans un long espace vide, un homme semblait discourir. L'officier reconnut Abdallah ben Chergui.

De graves appréhensions naquirent instantanément dans son esprit, car il était à peu près certain que, dans le secret de leur cœur, les musulmans imputaient aux roumis et à leurs diaboliques inventions la responsabilité de la catastrophe. Or, s'il n'avait lui-même rien à craindre, sans doute, protégé par son costume, il n'en était pas de même des deux matelots et de Gabriel. Il fit donc arrêter ses compagnons derrière un rocher et se dirigea vers les Marocains.

Les suppositions de l'officier n'étaient que trop justes. Abdallah ben Chergui proclamait à ses coréligionnaires que tout ce qui venait d'arriver ne procédait que de la volonté d'Allah, lequel entendait punir ainsi ses croyants d'avoir toléré parmi eux la présence des infidèles. Olivier comprit que le tremblement de terre avait si fort épouvanté le marabout que son mince vernis de civilisation s'en était effacé du coup et qu'il était revenu sans délai au fanatisme de ses compatriotes.

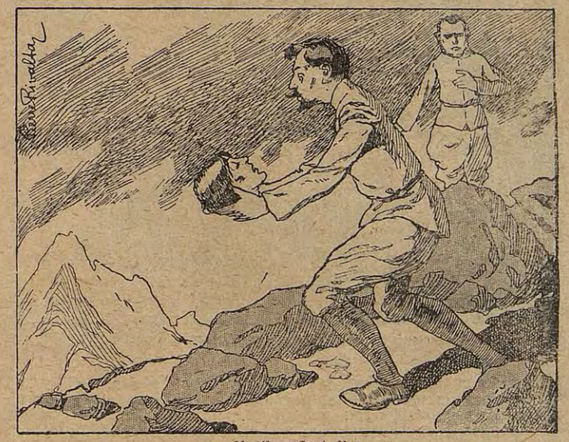
Le lieutenant jugea la situation sans issue. Il eût peut-être réussi à se tirer d'affaire à lui seul, mais jamais il ne consentirait à séparer sa destinée de celles de Le Mahu, de Miradeau et de Gabriel. Et si la protection d'Abdallah se retirait d'eux, cette destinée n'était que trop claire !

Tout à coup, quelques cris éclatèrent dans la multitude, des bras se tendirent, désignant un point de l'horizon. Toutes les têtes se tournèrent dans la direction du Djebel-Arouz d'où s'échappait un panache de feu. Les visages étaient pâles et contractés ; le vent de la panique soufflait sur ces êtres frustes. Soudain, la terre oscilla de nouveau, un vacarme formidable couvrit la clameur des Marocains. C'était le début de l'éruption du volcan. En dix secondes, la prairie fut vide. Les Beni-Mguir fuyaient dans tous les sens.

Olivier, seul, restait sur place, le cœur étreint d'un indicible émoi par la contemplation des effroyables convulsions naturelles. Un appel lointain l'arracha à ses rêveries et il vit Le Mahu qui, d'en haut, s'ingéniait à attirer son attention par une mimique désordonnée. Les Beni-Mguir qui étaient demeurés dans la plaine étaient morts ou mourants. L'officier signifia donc au matelot, du geste et de la voix, de descendre ; tandis qu'ils obéissaient, transportant toujours Gabriel, il s'occupa de débarrasser de leurs armes et de leurs munitions plusieurs des Marocains inertes. Lorsque tous quatre furent réunis, Olivier invita ses compagnons à se munir d'une bonne carabine et d'un nombre respectable de cartouches, puis à revêtir aussi des vêtements d'indigènes, pour prévenir toute fâcheuse rencontre.

Les trois hommes tinrent ensuite un rapide conseil. Que faire ? Où aller ? Dans son esprit, Olivier avait déjà résolu la question. Il fallait remonter vers le volcan et cela pour deux motifs : on serait à l'abri de toute agression, les habitants ayant quitté ce lieu maudit ; ensuite, on se rapprocherait des passes menant soit à El Ksar soit à la côte. Tout désemparés, les matelots acceptèrent, bien qu'un peu séduits par la perspective de côtoyer le volcan. Et ils gardèrent.

A mesure qu'ils avançaient, une pluie de cendres incalculable tombait sur eux, plus dense, et Olivier finit par estimer prudent de quitter les vallées pour les montagnes. Comme ils venaient d'atteindre laborieusement le haut d'une éminence, ils s'arrêtèrent cloués par l'étonnement. A cent mètres, une demi-douzaine de chevaux sans maîtres, mais selles et brides, broutaient paisiblement : sans doute avaient-ils été laissés là par leurs cavaliers affolés. Mais les trois hommes voyaient autre chose encore : à deux cents mètres



— Martha ! C'est elle !

plus loin un objet de dimensions considérables s'étalait sur le sol. Olivier pâlit et prit le pas de course pour s'en rapprocher plus vite.

— Je ne me trompe pas, balbutia-t-il, c'est le navire aérien. Alors, André... mon pauvre ami ?...

C'est avec un horrible serrement de cœur qu'il fit le tour de l'imposant débris ; soudain, il tressaillit ; au ras de terre, une main sortait des plis de l'étoffe : quelqu'un était emprisonné sous l'enveloppe. Le dégager fut la besogne de dix secondes. Alors, en cet homme à demi nu, les vêtements déchirés ou calcinés, respirant à peine, le visage noirci ou tuméfié, il reconnut André Maurris.

L'ingénieur fut immédiatement transporté par ses amis, dans une caverne toute proche où ils lui donnèrent les soins que nécessitait son état. Il ne tarda pas à reprendre connaissance, sous les yeux de ses fidèles compagnons.

Le soir, le lieutenant Bernin, toujours dans ses vêtements berbères, enfourchait l'un des animaux que le hasard avait fourni aux fugitifs et, après d'instantes recommandations et des promesses de prompt retour, il s'enfonça dans l'ombre grandissante.

Trois jours, mornes et interminables, s'écoulèrent pour les quatre compagnons, claquemurés dans la caverne. L'état des deux blessés était, par bonheur, des plus satisfaisants. André se sentait même si vaillant, qu'oubliant la consigne de Bernin, il proposa à Le Mahu, le matin du sixième jour, une promenade jusqu'au Djebel-Arouz, définitivement rentré dans le calme. L'excursion, encore qu'assez

pénible pour un convalescent, fut, jusqu'à l'instant où ils prirent le chemin du retour, dépourvue de tout incident. André marchait lentement quand, soudain, il vit le quartier-maître faire un bond en arrière en poussant une sourde exclamation.

— Eh bien? interrogea l'ingénieur, qu'y a-t-il?

Sans répondre, le marin lui montra, à deux mètres, quelque chose de rond ; André se pencha et recula lui-même avec un cri : c'était une tête humaine.

Domptant son dégoût, il la prit dans ses mains et murmura en défaillant :

— Martha ! c'est elle !... J'en avais le pressentiment !

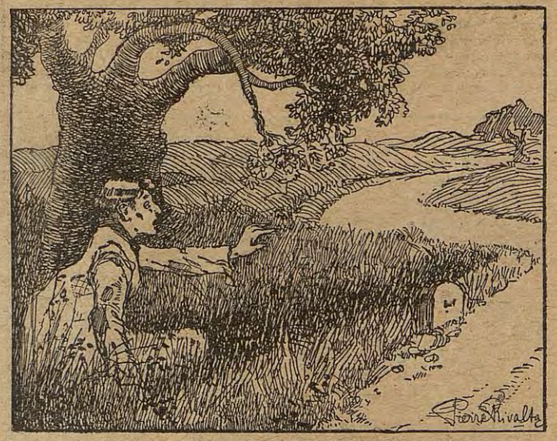
Aidé de Le Mahu, il déposa la triste dépouille dans la fente d'un rocher et y entassa de la terre et des pierres. Puis tous deux, au pas de course, quittèrent ce lieu funèbre.

Quand ils arrivèrent à la caverne, ils aperçurent une troupe de Marocains en tête de laquelle chevauchait Olivier, toujours habillé en Arabe. Il leur fit signe de se taire. Ce fut donc en silence qu'ils se serrèrent chaleureusement les mains.

— Cette fois, mes amis, déclara Olivier, à voix basse, notre expédition est finie, bien finie ; dans trois jours, nous serons à Tanger !

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

A Tanger, ils trouvèrent le *Dumont-d'Urville* qui les attendait, prévenu par courrier spécial de leur prochaine arrivée ils eurent la joie de revoir sains et saufs le capitaine Lachaumade et le matelot



... je me suis réveillé, allongé dans le fossé d'une route...

qui, au moment de l'abordage par le vaisseau aérien, avaient été précipités à la mer. Habiles nageurs l'un et l'autre et flairant un piège, ils avaient plongé ; puis, l'aéronef au large, ils s'étaient cramponnés à leur barque chavirée et avaient été recueillis sur un bateau de pêche rentrant au port.

Le même soir, le yacht levait l'ancre, cinglant sur Marseille d'où le commandant Lachaumade, Olivier et l'ingénieur partirent aussitôt pour Paris. Ils y apprirent une nouvelle imprévue : Lewis Mac Pherson était mort depuis cinq jours à l'hôtel où il était descendu, avenue du Bois-de-Boulogne. Il avait été si effroyablement frappé à la vue d'Ellen, toujours en proie à son affreuse lèpre, qu'il s'était alité le même soir pour ne plus se relever. Il n'avait pas laissé de testament, mais une grande enveloppe cachetée, déposée chez un notaire parisien, et qui portait ces mots en guise de suscription : « A remettre à Jasper Higg quand il sera retrouvé, à détruire vingt années après ma mort s'il n'est pas retrouvé vivant. »

Une légère amélioration dans l'état de santé d'Ellen permettait de penser que la nocivité du virus s'atténuerait et qu'elle finirait par triompher du mal qui la rongeait. Elle-même reprenait confiance et s'était abandonnée aux mains des spécialistes qui l'avaient envoyée suivre un traitement en Autriche. Quant à Jasper, on n'avait toujours aucune nouvelle de lui. Des mois se passèrent ainsi.

Un jour qu'André Maurris, l'ingénieur inventeur du moteur Maurris-pour aéroplanes, s'entretenait dans son bureau de la rue Lafayette, avec Olivier Bernin, tout récemment promu au grade de capitaine, ils reçurent la visite d'un inspecteur de la sûreté appelé Warné. Ce policier assurait être sur la piste d'un pauvre hère prétendant se nommer Henri Corbin et qui correspondait, exactement, au signalement de Jasper Higg.

— Je l'ai rencontré, par hasard, dans un misérable hôtel de la rue Saint-Denis ; mais il n'est guère présentable tel que je l'ai vu. Si vous voulez, je m'arrangerai pour le faire venir chez moi demain matin ; quand il aura l'estomac bien garni et des vêtements propres sur le dos, il sera peut-être plus facile de le faire causer, car il n'a pas l'air très communicatif...

André et Olivier acceptèrent et, le jour suivant, à l'heure convenue, ils sonnèrent à la grille de la petite villa que Warné habitait dans la banlieue. L'inspecteur les fit asseoir dans son modeste salon et, quelques minutes après, Henri Corbin entrait. A la vue de cet homme, l'ingénieur tressaillit violemment : la ressemblance était frappante. C'était Jasper, il l'eût juré. Il s'avança vers le malheureux, lui prit les deux mains dans les siennes :

— Vous êtes Jasper Higg de New-York, n'est-ce pas? Ne me reconnaissez-vous point, moi, André Maurris, qui fut jadis le secrétaire de M. Dréa?

— Jasper Higg, Maurris, Dréa? Connais pas ! dit l'homme avec l'accent de la sincérité.

— Eh bien, racontez-nous votre histoire? lui demanda Warné.

D'un ton hésitant, l'interpellé répondit :

— Je ne sais pas ce que vous me voulez, mais après tout, que m'importe ! Vous avez été bon pour moi, je voudrais donc bien pouvoir vous satisfaire ; malheureusement, cela m'est impossible pour la raison que je ne connais ni mon nom, ni ma nationalité, ni mon histoire. Mon existence a commencé véritablement le 30 juin 1907, et rien de ce qui m'est arrivé auparavant n'est resté dans mon souvenir. Je me suis éveillé, c'est le mot, de grand matin dans le fossé d'une route qui conduit de Nassau à Paramaribo, dans la Guyane Hollandaise ; j'étais vêtu de loques plus lamentables encore que celles dont j'étais couvert lorsque vous êtes venu me chercher et j'avais exactement quatre dollars en poche. Ce fut en vain que j'essayai de me rappeler comment j'étais venu là. Le passé était pareil pour moi à une nuit noire et insondable. Je restai longtemps prostré, accablé, désespéré ; puis des gens passèrent et m'emmenèrent aux autorités de Paramaribo. Là, on me traita durement ; on me prenait pour un forçat évadé. Pendant des mois, je travaillai avec les débardeurs du port jusqu'au jour où le capitaine d'un navire allemand, apitoyé, m'offrit de me ramener en Europe, d'où, selon lui, j'étais originaire. J'acceptai. Il me débarqua au Havre ; je vins à pied à Paris où je roulai peu à peu aux derniers degrés de la déchéance et de la misère.

Ils se trouvaient donc en présence d'un curieux cas d'amnésie et, d'un commun accord, ils décidèrent que Henri Corbin serait soumis à l'examen d'un spécialiste fameux en la matière. Celui-ci, sans qu'il eût été en rien renseigné sur le passé du « sujet » déclara son cas extrêmement curieux ; de l'examen des traces et cicatrices qui se distinguaient sur son crâne, il était à peu près certain que son amnésie avait une cause artificielle.

Les primes promises tant par la police que par M. Cotton et par Mac Pherson de son vivant à qui retrouverait Jasper Higg — elles montaient au total à cent vingt mille francs — stimulaient puissamment le zèle professionnel de Warné. Il entreprit un voyage en Amérique, reconstitua l'affaire Higg point par point, telle qu'elle s'était passée et démontra, de façon indubitable que Henri Corbin était bien Jasper Higg. Mais celui-ci, malgré les soins dont il fut l'objet, ne recouvra jamais la mémoire des années antérieures ; il fallut lui retracer en détails sa propre biographie et celle de ses parents.

Au milieu des témoignages de sympathie qui affluaient vers lui de toutes parts, Jasper Higg, désorienté, ahuri, ne croyant pas ses yeux ni ses oreilles, fut remis en possession de sa considérable fortune. On procéda alors à l'ouverture du pli laissé à son adresse par Mac Pherson. L'Ecossais y racontait succinctement les circonstances dans lesquelles il s'était emparé de Martha pour la confier à la vieille Suzanna et ne faisant point mystère des mobiles qui l'avaient guidé. Martha avait quitté la sorcière pour celui qu'elle appelait parfois son père — Grisiecki — et dont elle avait adopté toutes les théories. Néanmoins, elle n'avait jamais cessé toutes relations avec l'Ecossaise et c'est par celle-ci que, peu à peu, elle avait dû connaître ses véritables origines. Un jour, elle s'était avisée de réclamer sa place au foyer et elle avait écrit à Jasper ; mais Mac Pherson, averti par Suzanna, avait empêché le message d'arriver à son destinataire ; et il y avait répondu, en signant du nom de Jasper, par des menaces injurieuses. Martha, convaincue que son frère voulait la frustrer de la part d'héritage qui lui revenait, s'était juré de se venger et Grisiecki l'avait excitée. Ainsi était née l'affaire Higg.

Nous arrêterions là notre récit si, à l'instant où nous l'achevons, d'agréables nouvelles ne nous parvenaient, sous forme, d'abord, de l'annonce d'un double mariage : Ellen Higg, parfaitement guérie, épousera incessamment André Maurris, l'ingénieur bien connu ; et Suzanne Bernin — qui fut Suzanne Camerotti — va devenir la femme du lieutenant de vaisseau Lachaumade, jadis commandant du yacht *Dumont-d'Urville*, actuellement du contre-torpilleur *Albatros*.

La seconde et heureuse nouvelle est la suivante : le capitaine Olivier Bernin, détaché aux goums de la Chaouïa, vient à la suite de sa brillante conduite au Maroc, de recevoir la croix de la Légion d'honneur.

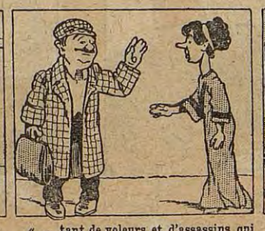
Ainsi notre histoire est-elle comme un raccourci de la vie ; de la haine et des larmes, du bonheur et des joies...

FIN

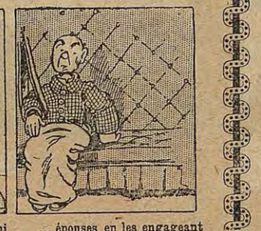
GASTON CHOQUET.

LES DEUX POLTRONS

Lorsque Lavenette, appelé en Suisse pour une affaire urgente, fut sur son départ, Eléonore, sa tendre moitié, — on pourrait même dire ses deux tiers — lui fit les recommandations d'usage. « Fais bien attention à toi, mon gros chien-chien ! Ne mets pas ta tête à la portière et évite surtout de lier conversation avec les gens que tu ne connais pas... « On rencontre aujourd'hui en chemin de fer...



« ... tant de voleurs et d'assassins qui ont les meilleures figures du monde que l'on ne saurait être assez méfiant ! » De son côté, Mme Virgine Froussard prodiguait à son mari qui devait prendre le même train pour aller en Suisse des conseils marqués au coin de la plus affectueuse sollicitude. Lavenette et Froussard rassurèrent leurs respectives...



... épouses en les engageant à roupiller tranquillement sur leurs deux oreilles ; ce qui, entre parenthèses, n'est pas si facile qu'on pourrait le croire... Lavenette, en pénétrant dans son compartiment, s'aperçut qu'un voyageur...

... en la personne de Froussard y était déjà installé. Il laissa tomber sur ce compagnon de voyage un regard scrutateur, mais ses craintes s'évanouirent en voyant la sereine bonhomie étalée sur cette placide physionomie et il ne tarda point à lier conversation avec lui. Lavenette apprenant que son compagnon se rendait en Suisse ne fit...

... aucune difficulté pour lui apprendre qu'il y allait aussi et ajouta : « Je me félicite, cher monsieur, d'avoir le plaisir de faire ce voyage en aussi agréable compagnie. — Croyez, monsieur, que ce plaisir est partagé, » répondit Froussard. Un sifflement aigu interrompit quelques heures plus tard leur conversation. Il était poussé par la locomotive...

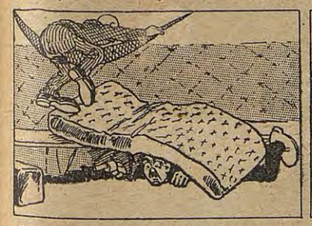
... qui venait de s'engager sous un long tunnel. Instinctivement Lavenette se retira dans le coin le plus éloigné de son compartiment, tandis que Froussard, repris également par la peur, se repentait de s'être montré si confiant avec son voisin.

« Après tout, je n'ai pas vu son casier judiciaire à cet individu, se disait-il. Qui me prouve que je n'ai pas devant moi un de ces redoutables bandits internationaux ? — Hum ! songeait Lavenette, de son côté, j'ai peut-être eu tort de me risquer dans ce compartiment, seul...

... avec cet individu dont la mine ne me paraît rien moins que rassurante ! Tenons-nous sur la défensive ! » Ce dernier ayant fait un mouvement, Froussard qui ne le perdait pas de vue se dit : « Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé... Le misérable guette le moment propice pour attenter à mes jours .. Ah ! ce que j'ai été mal inspiré en lui...

... parlant de mon voyage... En attendant, montrons-lui que je suis armé et décidé à vendre chèrement ma vie. » En voyant Froussard prendre sa valise sur ses genoux, Lavenette sentit un frisson glacé lui galoper au long des vertèbres. « Malédiction ! gémit-il, le bandit cherche une arme pour m'exterminer...

« Vite, faisons-nous un rempart de ce coussin et prenons ce rasoir dans le cas où ce malfaiteur en viendrait au corps à corps. — Ah ! la canaille ! soupirait son voisin. Ses intentions ne sont que trop claires.. Il veut m'étouffer sous le coussin... Ah ! pourquoi faut-il mourir de mort violente à la fleur de l'âge ! »



Lavenette se faisait la même réflexion et avait demandé un abri provisoire au filet ; ce que voyant Froussard de plus en plus affolé était allé se réfugier sous la banquette où il se tenait aux aguets, le revolver au poing. C'est dans ces abris respectifs que le douanier, à la sortie du tunnel, les trouva et leur annonça qu'étant arrivés à la...

... frontière, ils devaient descendre pour se soumettre aux formalités de la douane. En lui-même, il se disait : « V'là deux voyageurs qui tiennent une cuite pharamineuse ! » Quant à ces derniers, ils se retrouvèrent au buffet. Leurs craintes s'étaient évanouies...

... et ils se plaisantaient réciproquement sur la peur que l'un avait inspiré à l'autre ; chacun, bien entendu, s'attribuant le rôle d'épouvantail... Ah ! les farceurs !...

Demander partout :

L'Almanach de l'ÉPATANT 1913

SOMMAIRE :

Les 12 Mois, par HARRY GONEL.
La Croix de Jean-Pierre Potard, histoire en images.
La Veillée, nouvelle comique, par JO VALLE.
Un Crime imprévu, par ECK. BOUILLIER.
Collation, histoire en images, par MARCEL ARNAC.
Touléseu déménage, ou l'Economie bien entendue, histoire en images, par JO VALLE.
L'Ingéniosité de Tripet, histoire en images.
Le Pressentiment, histoire comique, par GEORGES LE MARINIER.
Les Compagnons de l'Etoile-Verte, grande nouvelle tragique, par ECK. BOUILLIER.
Le Poète au nez rouge, histoire comique, par CROIS Y.
Le Crime de la rue Pasteur, histoire en images.
L'Abandonné, nouvelle dramatique, par ALEXANDRE GRODINSKY.
Le Nœud au mouchoir, histoire en images.
Ugène Guenille, biffin, grande histoire comique en images, par MARCEL ARNAC.
Le Trésor de l'île de Kilangu, nouvelle comique, par LOUIS D'HERISSART.
Un Grand Poète, histoire comique, par ALPHONSE CROZIÈRE.
Les Tribulations de Philibert Poupin, grande histoire comique en images, par HARRY GONEL.
La Vengeance de l'aigle, nouvelle tragique, par ECK. BOUILLIER.
Les Cours du soir, histoire comique, par JO VALLE.
Mme Latorpille mène son fils dans le monde, histoire comique, par ALPHONSE CROZIÈRE.
Bouzigue au théâtre, histoire comique en images, par CROIS-SY.
Une famille épouvante, histoire comique en images, par HARRY GONEL.
Nombreuses anecdotes et mots pour rire, etc.

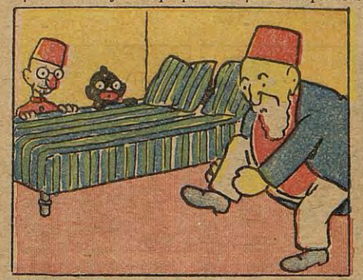
Envoi franco contre 0 fr. 60 adressés à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

— A sont bath, mais y a pas ed's'melles !
— Pisque j'vous dis, la mère, que c'est pas d'la chaussure de fatigue : c'est d'la chaussure d'appartement !

DÉSOPILANTES AVENTURES DE TROUILLE, DÉTECTIVE. — XX. Trouille-Pacha perd sa place! (*Suite.*)

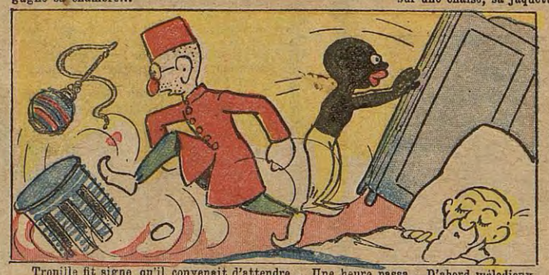
Après avoir exercé ses rares talents de gaffeur sur une foule d'affaires mystérieuses, Trouille, détective, est appelé à la cour du sultan Al-Allah-Mameyr, et attache à sa personne! A la veille d'être fichu à la porte, Trouille fait venir Jujube et prépare un faux complot susceptible d'affermir sa situation légèrement compromise.

Le soir de cette mémorable conversation, à 9 h. 25, pour être rigoureusement historique — le sultan se leva de table, prit sa bougie toute allumée, et se dirigea vers le plumard. Dans sa préoccupation, il ne remarqua point qu'il était suivi par deux ombres mystérieuses !... Ayant gagné sa chambre...

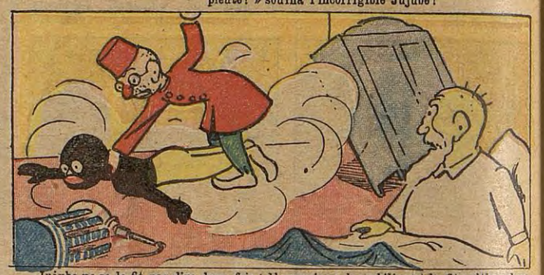


... il posa le bougeoir sur la cheminée, et commença par retirer sa cravate... Pendant qu'il se livrait à cette délicate opération, par la porte entr'ouverte, Trouille et Jujube se glissèrent jusqu'au divan derrière lequel ils s'accroupirent... Al-Allah-Mameyr, cependant, avait jeté sur une chaise, sa jaquette...

... et son grimpant. « Mince de guibolles ! fit remarquer Jujube — à plat ventre sous la couche royale ! — Trouille lui mit trois doigts dans la bouche pour lui imposer le silence ! Une fois en bannière, le sultan déborda son pucier, et les ressorts craquèrent... — Il se piente ! » souffla l'incorrigible Jujube !

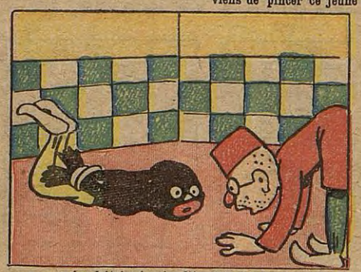


Trouille fit signe qu'il convenait d'attendre... Une heure passa... D'abord mélodieux comme une rêverie de Schumann, le souffle du sultan passa au doux ronronnement d'une toupie d'Allemagne, pour, enfin, éclater en une série de grognements — indices certains d'un sommeil profond ! « Allons-y ! » murmura Trouille... Les deux hommes se glissèrent hors de leur cachette... « D'abord, conseilla le détective, renversons quelques meubles, pour faire croire au bruit d'une lutte ! »



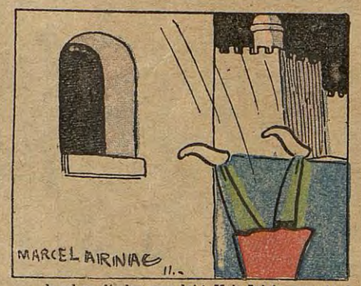
Jujube ne se le fit pas dire deux fois ! Il empoigna le mobilier et le fit voltiger dans la pièce ! Puis, sur les instances de Trouille, il s'étendit sur le sol et se mit à beugler tandis que le détective, faisant mine de le frapper, glapissait : « Ça y est ! J'en tiens un ! la crapule ! la vermine ! la saloperie vivante !... » Tout ce raffut contraignit le sultan à se réveiller ! « Hein ? quoi ? keskysa ? grelotta-t-il. — Maître ! s'écria Trouille, je viens de pincer ce jeune homme...

« ... juste au moment où il levait, sur votre gorge, un poignard homicide ! — Mes gens ! » glapit Al-Allah-Mameyr, en agitant une cloche dans le genre de celle des bateaux-mouches !... Toute sa garde accourut ! « Qu'on empoigne ce nègre ! rug t le sultan. Qu'on lui donne deux cents coups de bâton ! Qu'on lui enlève la rate...

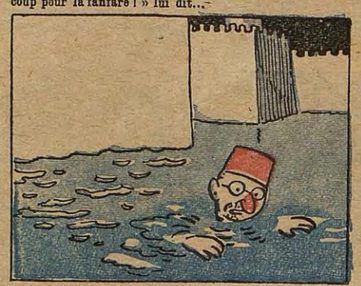


« ... qu'on l'étripe ! qu'on l'écartèle ! qu'on lui brûle la plante des pieds ! qu'on lui scie le cou ! qu'on lui désarticule les membres ! qu'on lui arrache les ongles ! qu'on lui coupe le nez et les oreilles !... » Jujube ne rigolait pas ! Saisi et ligoté, il fut jeté sur les dalles. Trouille vint lui apporter le réconfort de sa présence ! « Sale coup pour la fanfare ! » lui dit...

... Jujube ! « Ça fait pas mon affaire ! faut me sortir de ce guêpier-là, ou je bouffe le morceau ! — T'occupe pas ! répliqua le détective, puisque je te double tes appointements ! — Très peu ! protesta Jujube, je ne marche pas !... » Et, dans un bel élan de sincérité, il avoua tout au sultan ! « Il ment ! » rugit Trouille, qui voyait..



.. le sol se dérober sous lui ! Mais Jujube apporta à ses révélations une telle abondance de détails, qu'Al-Allah-Mameyr, convaincu, ordonna : « Saisissez-vous de Trouille-Pacha ! » Mais, prompt comme l'éclair, le détective avait sauté par la fenêtre ! « Arrêtez-le ! hurla le sultan .. arrêtez-le ! »



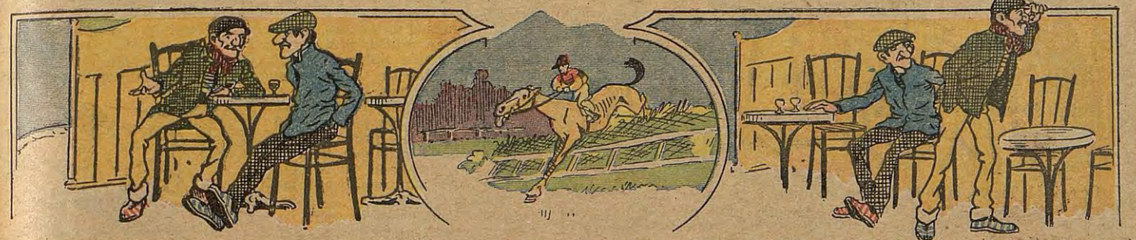
Trouille disparut dans le Bosphore... Une seconde après, il reparut et se mit à nager avec vigueur... « Le salaud ! se disait-il, en agitant les guibolles... il en a profité pour ne pas me régler mes appointements !... Une barque se balançait mollement sur l'eau noire... — Sauvé ! » ajouta le détective...

... et il bondit dans l'embarcation ! Il y avait une paire de rames. Trouille se mit à ramer vigoureusement... Une heure plus tard, il voguait sur les flots de la Méditerranée... « Je fais mon petit deux à l'heure ! calculait-il... dans une pièce de trois ans, j'arriverai à Marseille.. à moins que je ne rencontre un paquebot en cours de route ! »

(A suivre.)

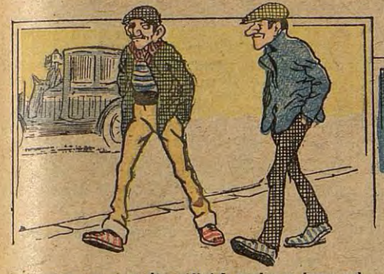
LES MÉMOIRES D'UN RIFLARD. — Un parapluie bon marché.

En dérangeant involontairement la coiffure d'une dame, un parapluie provoque un duel auquel assistent deux malfaiteurs qui réussissent à échapper aux gendarmes. Quant au parapluie, dans la sacristie de l'église où il a été perdu, il attend qu'on vienne le réclamer.



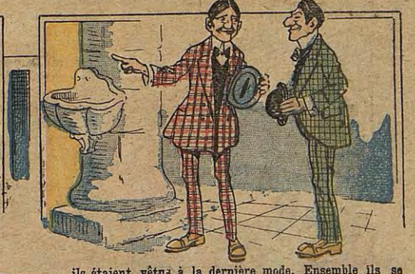
Tout en buvant leur consommation à petites gorgées, et s'interrompant de boire pour rouler des cigarettes, Nénesse et Julot discutaient à voix basse sur l'emploi qu'ils feraient de leur journée. Nénesse avisant un journal qui trainait sur une table voisine s'en empara, le parcourut d'un rapide coup d'œil puis, crachant le mégot éteint collé sur le coin de sa lèvre inférieure, il articula : « C'est tout trouvé, l'aminche ! Aujourd'hui il y a courses à Auteuil, alors, tu saisis... l'bonneteau autrement dit gratte-poires est tout indiqué... Moi, j'f'rai les brèmes...

« Toi, tu f'ras le compère et la « Puce », ma frangine, r'châss'ra la « rousse ». — Chouette ! ça colle ! approuva Julot. Le temps de se r'fringuer pour dépister les « allumeurs » de la Préfectance et on'en met... T'as un riflard pour le turbin ? — Non, et toi ? demandait Nénesse. Nib de nib ! » avouait Julot. En même temps son œil scrutateur inventoriait l'établissement afin de voir s'il n'y aurait pas moyen d'en refaire un à quelque client. « Pas d' veine, mon vieux... j'en dégotte pas un seul ! soupirait-il...



« ... c'est-y qu'on va être obligé de cracher sa bonne galette pour s'en offrir un ? — Non, mais des fois... tu n'voudrais pas ! gouailla Nénesse qu'une pareille supposition scandalisait. Viens avec Bibi ; j'te vas montrer la combine pour s'en offrir un à bon marché ! » Profitant de ce que le patron était occupé, ces deux charmants clients s'éclipsèrent sans bruit...

... en oubliant, bien entendu, de régler leurs consommations. « C'est toujours ça d'économisé, rigolait Julot. C't'espèce d'empoisonneur, on est encore trop bath quand nous lui f'sons l'honneur de nous rincer l'cornet avec sa sale camelotte ! » Ayant émis cette réflexion, les deux amis regagnèrent l'étroit logement qu'ils occupaient en commun et quand ils en sortirent...

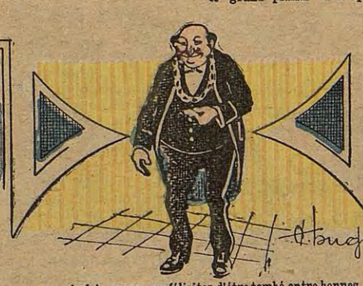


... ils étaient vêtus à la dernière mode. Ensemble ils se dirigèrent vers l'église dans laquelle dona Mercédès m'avait oublié. Changeant d'attitude comme de costume, les deux apaches de tout à l'heure ressemblaient maintenant à des jeunes gens du meilleur monde. A cette heure matinale deux ou trois fidèles, seulement, se trouvaient dans l'édifice religieux.

Poliment Nénesse aborda le suisse et lui dit : « Hier à l'office, ma mère, la baronne de Saint-Galmier a oublié son parapluie et m'a chargé de venir vous demander si vous ne l'auriez point retrouvé. — Veuillez prendre la peine de me suivre, répondit l'homme au pantalon galonné. Il y en a plusieurs que j'ai remisés hier à la sacristie ; vous verrez si celui que vous réclamez y figure. » A peine entré dans la pièce où je me trouvais, Nénesse m'aperçut, mais faisant celui qui ne m'avait pas vu, il expliquait au suisse...

en donnant mon signalement : « C'est un parapluie assez fort dont le manche en jonc se termine par une béquille en vieil argent. « Parfaitement, c'est bien celui-là, ajoutait-il en me recevant des mains du gardien de l'église. Ah ! ce que ma mère va être heureuse de le retrouver ! Non point à cause de sa valeur qui lui indifférre, mais parce qu'il représente un souvenir de famille.. Tenez, mon brave homme, avec mes sincères remerciements faites-moi le grand plaisir d'accepter cette petite pièce...

« ... pour fumer un cigare à ma santé. » Pendant que le suisse remerciait à son tour, en termes choisis, le jeune homme de sa libéralité, moi je pensais naïvement, ne sachant encore à qui j'avais affaire : « Ce jeune homme commet certainement une erreur de ressemblance et tout en regrettant de n'avoir pas été réclamé par mon véritable propriétaire...

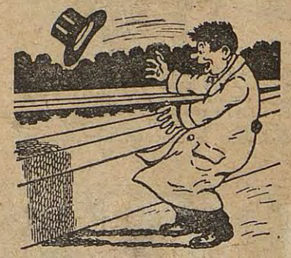


... je dois encore me féliciter d'être tombé entre bonnes mains... Cette baronne de Saint-Galmier doit être une vénérable douairière qui prendra de ma personne un soin tout particulier. » Ah ! qu'il est donc pénible de voir ses illusions s'envoler si brutalement ! Je venais de quitter le saint lieu en compagnie de ces deux jeunes gens quand sur le seuil de l'édifice...

... celui qui venait de me réclamer s'esclaffa en s'adressant à son compagnon : « Eh ! ah ! Julot, tu parles s'il a marché, l'frère... s'il réussit à passer le larantqué en plomb que je viens d'lui r'filer comme pourboire, il s'ra rien malin, l'frère ! En attendant j'me suis offert, comme tu l'as vu, et dans les prix doux, un pépin qui vaut quarante balles, au moins.. »

(A suivre.)

PRESTIDIGITATION



Ce soir-là, Tirlyr, le doux Tirlyr qui fut toujours un être superficiel un rêveur sans volonté, plus riche en rimes qu'en numéraire, s'en allait dans le monde. Il avait juste quatorze sous dans sa poche, et il comptait trouver un buffet bien achalandé pour réparer ses forces. Avec beaucoup de mal, il avait réussi à se procurer un habit, un pardessus et un tube. Tout ce matériel de soireux n'était pas de la première fraîcheur, mais enfin, c'était encore mettable. Dans une des poches de son habit, Tirlyr avait pris soin d'introduire une petite brosse à reluire, dans une autre, il avait mis sa boîte de cirage et un chiffon de laine. De cette façon, il n'aurait rien à débourser pour le rapprochement de ses chaussures, et il n'entrerait pas dans le salon, crotté comme un barbet. De plus, il ferait l'économie d'une place d'autobus.

Eh bien, remarquez une chose, c'est souvent à ces pauvres diables ingénieux par nécessité, qu'il arrive des aventures déplaisantes. On dirait qu'un mauvais génie se plaît à les tracasser. Ils font une économie de vingt-cinq centimes, et au lieu d'en être récompensés, ils en sont punis. Une bonne intention leur coûte parfois très cher. Tirlyr a toujours fait partie de cette armée de malchanceux.

C'est ainsi que, pour avoir voulu, ce soir-là, s'éviter des frais de transport, il fut pris à partie par la bourrasque. En traversant le pont, son chapeau haut de forme, un peu juste pour sa tête, devint soudainement d'humeur vadrouilleuse, et descendit en vol plané dans la Seine, grâce au gauchissement de ses ailes.

Naturellement, Tirlyr n'allait pas piquer une tête pour repêcher son chapeau. Il ne poussa pas l'ingratitude jusqu'à dire :

— Je m'en fiche, ce n'est pas à moi.

Que faire ? Que devenir ?

Il gagna rapidement la rive droite et jeta un regard furtif dans différents estaminets. Il avait son idée. Celle-ci n'était certainement pas d'une honnêteté scrupuleuse, mais à la guerre comme à la guerre !... Ainsi pensent les gens que la nécessité pousse à des extrémités indélicates et qui veulent étouffer dans l'œuf la voix de leur conscience.

Tirlyr espérait trouver un petit café de manilleurs, où il se ferait servir un bock, jetterait son dévolu sur un chapeau et s'en coifferait à la hâte au moment où les joueurs se trouveraient absorbés dans leur partie. Tirlyr quitterait alors furtivement la salle, et ni vu ni connu...

Il savait bien que c'était une pièce qui ne se joue pas toujours aussi facilement que je l'écris, mais Tirlyr avait réussi tant d'autres coups bien combinés qu'il ne désespérait pas de réussir celui-là.

Il s'arrêta enfin devant un débit où se pressait une nombreuse clientèle. D'un côté de la séparation vitrée, la salle vulgaire avec le zinc, de l'autre : la salle avec un semblant de luxe, où les consommations de même qualité se paient deux sous de plus.

Tirlyr entra résolument dans la première. En voyant le nouveau venu avec son gilet à cœur, le patron s'écria :

— Ah ! le voilà, le voilà, enfin, nous sommes sauvés !

Des rumeurs de joie accueillirent ces mots. Tirlyr, qui tenait à ne pas être remarqué, murmura : « Mauvaise affaire » et manifesta quelque surprise devant cet incompréhensible enthousiasme. Heureusement, il eut tout de suite le mot de l'énigme :

— Eh bien, vrai, reprocha le patron, les spectateurs vous attendaient avec impatience, vous avez au moins un quart d'heure de retard... De tous les côtés on me crie : « Votre prestidigitateur qui doit venir ce soir, où est-il passé,

qu'est-ce qu'il devient. Ce n'est pas la peine qu'il annonce la séance pour huit heures »... Ils croient que c'est un coup monté entre nous pour qu'ils renouvellent leurs consommations...

Cette fois, Tirlyr était édifié. Il fut sur le point de désillusionner tout le monde, mais il se retint. Cette aventure lui tirait une rude épine du pied. Vite, il entra dans la salle contiguë où des applaudissements l'accueillirent.

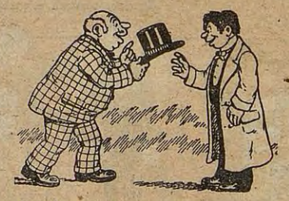
— Mesdames et messieurs, excusez-moi de ce retard, fit-il avec un imperturbable aplomb, il est dû à la difficulté de trouver une place dans l'autobus. Je vais avoir l'honneur de commencer immédiatement la séance par un bon petit tour. Je vais préparer une omelette dans un chapeau haut de forme. Un monsieur, dans l'honorable assistance, voudrait-il me confier son chapeau.

Aussitôt, un gros bonhomme rubicond, ayant l'allure d'un provincial momentanément transplanté, se leva pour décrocher son cou-

vre-chef à la patère, mais son épouse l'arrêta d'un geste :

— Non, non, Arthur, un chapeau de quinze francs que tu viens d'acheter pour aller à la noce de ton cousin Scipion ; on va te l'abîmer.

— Rassurez-vous, madame, se récria Tirlyr, j'aurai le plus grand respect pour le chapeau de monsieur votre époux... Voici



plus de cinq cents expériences que je fais, et les chapeaux qu'on me confie, sortent de mes mains intacts, purs et sans taches...

— Mais oui, Mélanie, fit le bonhomme convaincu, ce n'est pas la première fois que je confie des chapeaux à des physiciens...

Présentant alors le tube à Tirlyr :

— Vous pouvez y aller, mon brave.

— Mesdames et messieurs, vous voyez tous ce chapeau, il n'y a pas de double fond, il n'est pas truqué. Eh bien, je vais casser six œufs dedans, je le mettrai sous un petit réchaud, je fabriquerai instantanément une omelette, je l'arroserai de rhum et j'y mettrai le feu.

Ce disant, Tirlyr, qui tenait le chapeau de la main gauche, fouillait avec la droite dans la poche de son pardessus.

— Ah ! reprit-il, un petit moment, mesdames et messieurs, j'ai oublié le principal : les œufs !... Mais j'aime mieux qu'il en soit ainsi, vous pourriez croire que les œufs sont truqués, je vais chez la crémière voisine pour la prier de m'apporter elle-même six œufs bien frais...

Sans lâcher le chapeau, il ouvrit la porte derrière lui et s'échappa tout sautillant...

Il n'était que temps. Quelques secondes de plus, et notre ami Tirlyr était flambé.

En effet, tandis qu'il sortait par

une porte, le véritable prestidigitateur entrait par l'autre...

Mais Tirlyr avait de fameuses jambes. Il mit rapidement entre lui et la boutique du mastroquet une bonne centaine de mètres. Le chapeau lui entrait jusqu'aux oreilles. Qu'importe ! Il acheta plusieurs journaux du soir dont il fit une cale circulaire et moëlleuse. Puis, il poursuivit sa route en pouffant à l'idée de la tête que devait faire en ce moment Arthur, l'homme au chapeau, et Mélanie son épouse, que cette perte allait rendre inconsolable, mais qui pourraient se vanter d'avoir assisté à un bon tour.

ALPHONSE CROZIÈRE.

PROCHAINEMENT

RÉAPPARAITRONT :

CLAUDIUS

ET

TÉTONBEC

DANS

de Nouvelles

et Hilarantes

Aventures.

DURONFLAR VEUT SE MARIER *(Suite.)*

Duronflar fait la connaissance de la cliente de la marchande de fleurs et obtient la permission de la revoir car il espère l'épouser. Seulement surprise bien inattendue, lorsqu'il se présente chez elle, il la trouve entourée d'une nombreuse marmaille, la dame ayant sept enfants. Duronflar ne veut plus rien savoir et désespéré veut se jeter à l'eau. Mais il ne réussit qu'à prendre un bain de pieds. A peine échappé de ce péril, il fait la rencontre d'un individu qui se dit lancé à sa recherche le manifeste sa joie de le trouver enfin.

Duronflar — on a beau avoir la conscience tranquille — resta tout surpris de cette rencontre. La figure de son interlocuteur lui était totalement inconnue et — faut-il le dire — n'annonçait rien de bon. Aussi, désirant peu s'expliquer avec ce monsieur muni de son portrait se mit-il en devoir de se trotter. Car une pensée sinistre venait de traverser son cerveau : « On me recherche comme fou sûrement, on désire me réintégrer...

... dans un quelconque asile ! » Cette pensée lui donna des ailes. Il s'enfuit, mais n'alla pas bien loin. Le bonhomme qui l'avait abordé, un ancien gaucho sans doute, sortant un lasso de sa poche, le lança d'une main sûre et ramena illico notre Duronflar. « Bougre d'imbécile ! lui dit-il avec cordialité, je ne te veux pas de mal, bien au contraire. Si je me suis donné la mission...

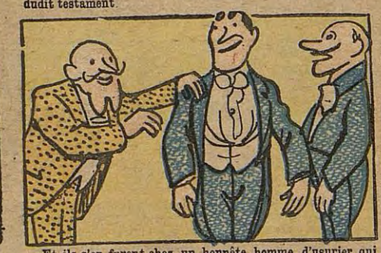
... de te retrouver, c'est dans ton intérêt, et pour le mien aussi, bien entendu... » Puis, l'emmenant à un prochain café, il commanda deux consommations et dit : « D'abord, permets que je me présente. Mon nom : Lemariol ! profession : détective privé. Voilà ! maintenant apprends qu'un tien oncle du nom de Duronflar-bey est mort en Algérie laissant une fortune appréciable et une jolie fille... »

Puis sortant un journal de sa poche, il lui lut l'annonce suivante : « On recherche pour héritage le nommé Duronflar. Ecrire Poste Restante, à Lemariol, bureau 95. Tu vois que mon récit est sincère... Or, ton oncle qui a fait fortune en Algérie, Tunisie et autres patelins d'Arbicots, te fait son héritier — quelques millions — à la condition vraiment acceptable d'épouser sa fille... et quelle jolie fille !

» Où donc ! que j'y cours... » s'écria enthousiasmé Duronflar. « Je t'y mène, mon coco, dit gracieusement Lemariol. Reconnais-moi simplement par écrit une petite commission de 5 0/0 pour la peine prise par moi pour faire ton bonheur. » Duronflar accepta avec joie, signa le petit contrat sans hésiter et une heure après nos deux copains se trouvaient en l'étude de maître Corbeau notaire, détenteur dudit testament

Tout était vrai de ce qu'avait annoncé le sieur Lemariol. Le notaire d'ailleurs le félicita pour son flair. « Mlle Fathma Duronflar-bey, ajouta-t-il gravement vous attend depuis six mois ici même, à Paris, au « Luxious-Hôtel » des Champs-Elysées. Allez la retrouver et le jour même de votre mariage vous entrerez en possession de l'héritage. » Duronflar, complètement grisé par ce coup de fortune, sortit en dansant la gigue, toujours accompagné de Lemariol.

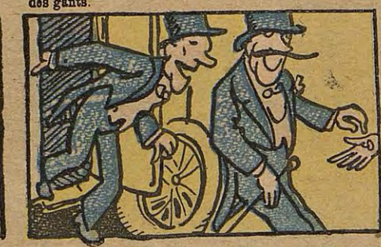
« C'est pas tout ça, dit-il à ce brave garçon à qui il devait son bonheur, mais pour nous présenter dignement devant ma belle cousine, il serait bon de nous renipper l'un et l'autre et avoir au moins de quoi lui envoyer une gerbe de fleurs. — Excellente idée, dit Lemariol. Je connais un brave homme qui se fera un plaisir de t'avancer un peu de braise. »



Et ils s'en furent chez un honnête homme d'usurier qui consentit à avancer 20,000 francs à 200 0/0 seulement, pour un mois. Cela suffisait à Duronflar qui se confondit en remerciments. Immédiatement avec Lemariol il se rendit chez un tailleur des plus high-life qui leur fit immédiatement retoucher des habits de soirée qui leur allèrent comme des gants.

Puis, estimant qu'ils ne pouvaient se présenter chez l'aimable héritière à l'heure du dîner, ils s'en furent dans un des plus grands restaurants du Bois de Boulogne et se firent servir un de ces gueuletons dont le souvenir reste gravé dans l'estomac. « Il ne serait pas convenable, dit Duronflarr avec sa correction habituelle, d'aller se présenter le soi, chez une jeune fille. Nous irons demain... »

« En attendant, divertissons-nous un peu... victime de la noire purée depuis longtemps et devant quitter la vie de garçon d'ici peu, une bombe carabinée ne me déplairait pas ! » Ces sages paroles furent chaleureusement approuvées par Lemariol et ces messieurs immédiatement se mirent en devoir de prendre quelques distractions .. et quelques boissons variées. Le lendemain matin à 9 heures, fortement dmêché, la bouche pâteuse, l'œil atone...



Duronflar et Lemariol qui probablement ne se rendaient pas bien compte de leur état, à moins qu'ils ne disposassent de trésors d'indulgence pour leurs aimables personnes, décidèrent d'aller sans plus tarder au Luxious-Hôtel présenter leurs hommages à Mlle Fathma Duronflar-bey. Ils louèrent donc une magnifique auto, firent envoyer une superbe corbeille de fleurs, et à 10 heures précises arrivaient devant le perron...

.. du « Luxious-Hôtel ». Des valets empressés se précipitèrent au-devant de ces clients, un peu pafs. mais vraiment cossus « Mlle Duronflar-bey, » demanda Lemariol. Le gérant accourut : « Ces messieurs arrivent trop tard, dit-il avec un sourire gracieux. Cette demoiselle, lasse d'attendre un sien cousin qui devait venir la retrouver, est partie hier sans dire où elle allait... » Duronflar à ces mots s'évanouit dans les bras de Lemariol. *(A suivre.)*

JEU DE CARTES RÉPUBLICAIN

C'est un Normand démocrate qui, en 1906, prit un brevet d'invention du « Jeu de cartes républicain » mais, jusqu'à présent, il a en vain sollicité l'autorisation de le fabriquer.

En désespoir, de cause il s'adresse aux députés et leur demande : « s'il est admissible que l'on supprime les anciennes effigies sur les timbres-poste et les pièces de monnaie, et qu'on laisse subsister celles qui figurent sur les jeux de cartes et qui sont une sorte de défi à l'opinion franchement républicaine de la nation ».

Dans ce « jeu de cartes républicain » les rois seront remplacés par d'anciens présidents de la République : le président de cœur empruntera les traits de Félix Faure, et le président de trèfle ceux de M. Thiers; le roi de pique sera M. Grévy et le roi de carreau... un candidat malheureux à la présidence.

Le Normand termine sa requête en demandant pour lui l'humble poste de valet !

LE VERT FATAL

Mme de Thèbes a lu soudain dans l'au-delà que le vert allait devenir fatal à toutes les femmes qui le porteraient.

Aussitôt, ce fut, chez les couturiers et les modistes, — surtout chez ces dernières, — un véritable affolement. Les clientes ne voulaient plus entendre parler de la maudite couleur, levaient les bras au ciel et poussaient des cris perçants dès qu'on leur montrait le moindre ruban vert. Il fallut en hâte transformer les costumes, modifier les chapeaux.

Il n'y eut plus que quelques audacieuses pour oser arborer la teinte néfaste. Les autres truquèrent, choisirent des bleus verdâtres, trichèrent avec le Destin... Certaines maisons vont avoir des stocks de fanfreluches vertes...

Avis à vous, mesdames, si vous craignez le Destin !

E. M.

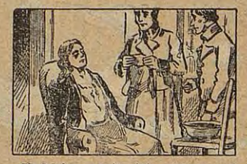
NETTOYAGE DES TOUCHES DE PIANO

On peut entretenir l'éclat et la blancheur des touches de piano en les frottant de temps en temps avec une fine mousseline imprégnée d'alcool, ce procédé n'abîme pas l'ivoire et suffit pour l'empêcher de jaunir, mais si les touches sont déjà jaunes, il est aisé de leur rendre leur éclat primitif en les frottant avec un morceau de flanelle trempée dans de l'eau de Cologne. Si ce procédé ne réussit pas, lorsqu'elles sont très vieilles et très jaunes, on les fera redevenir complètement blanches par l'emploi continu pendant quelque temps d'acide oxalique, voici comment on procède : Achetez chez le marchand de couleurs pour 0 fr. 10 de sel d'oseille ou acide oxalique, que vous ferez dissoudre dans un flacon contenant 250 grammes d'eau. Lorsque le sel sera à peu près fondu, imprégnez de cette eau un chiffon doux avec lequel vous frotterez les touches d'ivoire, mais ayez bien soin de ne pas toucher aux autres parties du piano.

E. M.

LE COURRIER DE LYON *(Suite et fin.)*

Des bandits dévalisent la malle-poste de Lyon et assassinent le postillon et le courrier. Un seul d'entre eux, Courriol, est arrêté et condamné à mort, en même temps que l'infortuné Lesurques, en qui des témoins croient reconnaître Dubosc, le chef des assassins. — Deux autres bandits, Durochat et Vidal, sont arrêtés tour à tour et guillotinés. Un agent est sur les traces de Roussy ; le cinquième coupable, Dubosc, après avoir longtemps nargué la police à ses trousses et s'être évadé plusieurs fois, est enfin pris et chargé de fers.



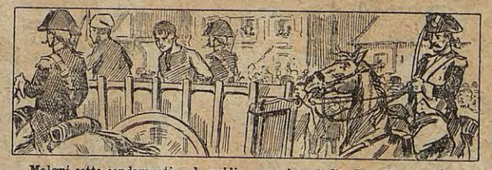
Madeleine avait été sérieusement atteinte par le couteau de Dubosc, mais par bonheur sa blessure n'était pas mortelle. Lorsqu'elle était tombée, soutenue par Brignol, elle perdit connaissance. L'agent la fit transporter dans une pharmacie où bientôt un médecin de la marine vint examiner sa blessure. Sur les instances du policier et de Madeleine le crime ne fut pas dénoncé ; le médecin offrit de soigner la blessée...

... chez lui, où elle recevrait les soins les plus dévoués. Madeleine accepta cette offre avec reconnaissance. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle demanda à Brignol si Roussy avait été arrêté. L'agent, qui était loin de se douter que le compagnon qui se trouvait dans la tartane avec Dubosc était l'Italien, courut en hâte vers les quais avec l'espoir de le retrouver, mais toutes ses recherches furent vaines.

Etape par étape, la voiture qui emmenait Dubosc finit par atteindre la capitale et ne s'arrêta que dans la cour de la Conciergerie où elle fut immédiatement entourée par les gardes. Quelques instants après, le redoutable assassin était conduit dans un cachot souterrain, avant pour tout jour un soupirail qui laissait à peine filtrer la lumière. En outre, deux gardiens, qui se relayaient plusieurs fois par jour...

... n'abandonnaient pas une minute la surveillance. Les aveux de Courriol et de Durochat et les révélations des autres témoins ou complices simplifiaient la tâche du magistrat et précisaient le rôle de Dubosc. Aussi l'instruction fut-elle de courte durée et le bandit et Claudine passèrent enfin devant le jury chargé de les juger. Le prétoire était bondé d'une foule curieuse de voir le célèbre assassin. Malgré toutes les preuves qui...

... l'accablaient Dubosc conserva son arrogance habituelle. Il nia énergiquement avoir pris part à l'attaque de la malle-poste de Lyon, de même qu'il prétendait ne pas connaître ses complices. Son aplomb en imposa aux témoins, intimidés par cet homme qui avait réponse à tout et réfutait les arguments les plus probants. Les débats tiraient à leur fin, lorsque tout à coup la porte du prétoire s'ouvrit et une femme à l'allure maladive parut. C'était Madeleine. A sa vue, Dubosc entra dans une épouvantable colère, accusant la femme de Courriol d'avoir été soudoyée pour déposer contre lui. Madeleine ne s'en laissa pas imposer et elle raconta tout ce qu'elle savait avec un courage qui ne se démentit pas un seul instant. Le jury rendit un verdict inexorable; Dubosc fut condamné à mort ; Claudine à 24 ans de réclusion.

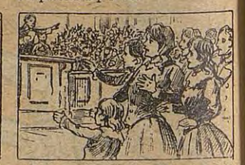


Malgré cette condamnation, le public, connaissant l'audace du bandit, ne croyait pas qu'il subirait sa peine et qu'une nouvelle évasion le sauverait encore cette fois. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence, lorsqu'on apprit, quelques jours après la condamnation, que Samson montait sa terrible machine pour l'exécution du misérable. Jamais pareille multitude ne s'était rendue sur la place où devait se faire la décapitation. Tout le monde voulait voir ce bandit qui avait terrifié le pays. Lorsque apparut la charrette dans laquelle se trouvait le condamné, le mal à se frayer un passage. Des cris aperçut Dubosc. Le bourreau et ses aides se saisirent de lui et lui firent gravir...

... les degrés de l'échafaud. Alors Dubosc aperçut aux premiers rangs la veuve de Lesurques et ses trois enfants. Il fit signe de la main qu'il voulait parler, la foule cessa ses cris et un silence religieux se fit : « Avant de mourir, s'écria l'assassin, je demande pardon à Mme Lesurques et à ses enfants du martyre qu'ils ont enduré, je jure que Lesurques a expié un crime dont je suis le véritable coupable ! » Ces paroles à peine...

... prononcées, le corps de Dubosc bascula et sa tête tomba, en même temps que les applaudissements de la foule saluaient cet acte de justice. Le lendemain, Claudine subissait la peine de l'exposition pendant six heures, sous les huées de la foule, puis les gendarmes la conduisirent dans la prison où elle devait subir sa condamnation. Quelques mois plus tard, Roussy fut également capturé et condamné à mort. Le cinquième et...

... dernier assassin, du courrier de Lyon, avant de se livrer au bourreau, confia à l'abbé qui l'accompagnait un pli en le priant de ne l'ouvrir qu'après sa mort. Aussitôt après l'exécution, le prêtre se rendit chez le procureur général devant lequel il ouvrit l'enveloppe. L'innocence de Lesurques y était affirmée, venant ainsi confirmer les déclarations de Dubosc. Quelques mois plus tard, le tribunal suprême, en une séance solennelle et en présence de toute la famille de...



... Lesurques, du juge Daubenton, de Madeleine, de Pinson et tous ceux qui avaient aidé à la capture des assassins, prononça la réhabilitation de Lesurques, décida que tous les biens qui lui avaient été confisqués seraient restitués à sa veuve et qu'en outre une indemnité lui serait versée, enfin, que le corps du malheureux innocent serait exhumé du cimetière des condamnés pour être enterré dans un caveau digne de son martyre.

FIN

ANECDOTES

Trop longue pénitence.

Un jeune paysan tout réjoui est venu trouver son curé pour se confesser. Cela lui semble un peu dur, mais comme c'est pour se marier le lendemain, la pensée de sa gentille promise lui donne du courage.

L'aveu de ses péchés lui semble donc relativement facile puisque le bonheur en sera le prix.

Notre villageois se relève rayonnant, après quelques instants de colloque secret.

Mais à peine sorti il se ravise, retourne près du curé qui déjà se dispose à rentrer au presbytère.

— Eh! donc, monsieur le curé, dit-il gaiement, faut pas faire les choses à demi. Vous avez oublié de me donner une pénitence.

— Mais non, mon ami, répond le curé. La pénitence n'est-elle pas tout indiquée? Ne vous mariez-vous pas demain?...

Oh! les avares !

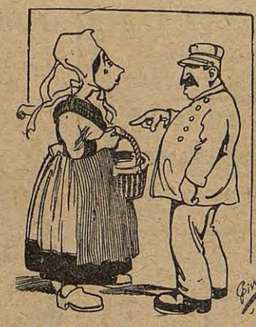
Deux personnages, l'un généreux, l'autre avare entrent dans un débit de tabac. Le généreux prend un cigare dans la boîte aux londrès et invite son compagnon à en faire autant. L'avare répond modestement :

— Merci, je ne fume pas.

— Ah! je n'en savais rien.

Et le généreux allait payer son cigare et s'en aller quand il se sent tirer par la manche. C'est son compagnon qui murmure :

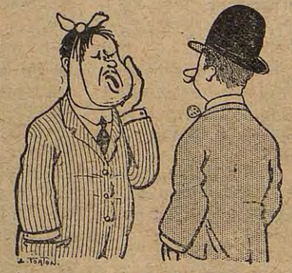
PREMIER VOYAGE



— Ah ! à vous j'pouvions bien vous le dire, mon *général*, j'avions un lapin... n'y a que ces fouinards de gabelous qu'notr'père a dit que j'prenions garde !

— Oui, ma bonne madame, j'en suis réduite à mourir de faim !

— C'est pas possible, votre mari est *sandwich* !



— Tu as une dent qui te fait mal? Je la ferais arracher si c'était la mienne.

— Moi aussi, si c'était la *tienne*!

ANECDOTES

— Je ne fume pas, mais si vous tenez à m'offrir quelque chose je vais prendre un timbre à 0 fr. 25.

Oh ! les avares !... Enfin, le généreux n'avait pas à se plaindre. Il gagnait encore un sou.

Une Bonne Farce.

M. Pruneau, propriétaire de l'unique épicerie d'une petite bourgade, est un marchand très avare et peu lettré. La vente à faux poids lui est à coup sûr, plus familière que l'orthographe.

Dernièrement il voulut refaire son enseigne qui porte en lettres très fanées :

« Vins fins et fruits confits. »

Il chargea de ce soin un peintre qui lui devait quelque argent et auquel il avait refusé tout crédit, le menaçant même de poursuites.

L'artiste avait comme on le pense

une vieille rancune pour son créancier rapace. Il saisit donc avec empressement cette occasion de payer sa dette. En quelques séances de travail la boutique et l'enseigne étaient repeintes à neuf.

C'était un dimanche. M. Pruneau, rasé de frais et vêtu de ses beaux habits, se tenait sur le seuil de son petit magasin situé sur la place de l'Église.

Mais il n'eut pas le succès sur lequel il comptait.

Les gens qui sortaient de la messe riaient aux larmes, et l'épicier navré ne comprenait rien à cette hilarité.

C'est que au-dessus de sa tête se balançait une enseigne sur laquelle se lisait en grosses lettres dorées :

Vins feints et fruits qu'on fit !

E. M.

TOUS LES JEUDIS :
"CRI-CRI"
16 Pages
5 Centimes

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 286

ENIGME. — Serviette.
CHARADE. — Hibou.
CASSE-TÊTE. — Antonio, Silvie.
LOGOGRIPHE. — Hou, Houx, Houri.
MOTS CARRÉS. —

CHAMP
HUHAU
AHURI
MAROT
PUITS

1er CALEMBOUR. — Il pête et se rebourre (*Pétersbourg*).
2e CALEMBOUR. — Retournez l'*époux*, vous en faites un *poulet*.
RÉBUS. — Le roi Dagobert a mis sa culotte à l'envers.

Enigme.

Bien que mon nom soit celui d'un grand [saint.
Chacun l'a rendu ridicule,
D'un idiot on l'a fait l'émule,
A surnommer deux bêtes on l'astreint.

Charade.

Mon premier désigne une grande bou[che.
Mon second est une négation,
Mon troisième une religieuse,
Mon tout un commerçant.

Casse-tête.

(Avec ces lettres formez deux prénoms.)

e e é é é é h i l n r r t u

Logogriphe.

Mes trois premiers pieds ne changent [pas.
Ajoutez-m'en un : on me doit le [respect.
Ajoutez-m'en deux : je suis un état.
Ajoutez-m'en trois : je fus président de [la République.

Mots carrés.

1. Demande une seule personne.
2. Projectile.
3. Ma clarté est pâle.
4. Exige de l'audace (verbe).

Calembours.

— Quand dit-on d'un navigateur qu'il est homme de tête?

— Quel est la sainte qui n'a pas besoin de jarretelles?

(Solutions dans le prochain numéro.)

RÉBUS

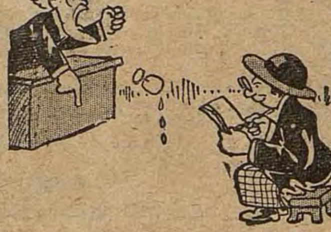
Solution dans le prochain numéro.

MONOLOGUES Pour jeunes filles : Oh! ces maris (comique), prose : 0 fr. 50. Lettre ouverte (sentimentale), prose : 0 fr. 50. Un mot malheureux (comique), prose : 0 fr. 50. Peureuse, en vers : 0 fr. 50.
Pour jeunes gens : Ah! les femmes, en prose : 0 fr. 50. Les gaffeurs (comique), prose : 0 fr. 50. Visite au Louvre (satirique) en prose : 0 fr. 50. Un peu de suicide (comique amusant) : 0 fr. 35
Comiques et satiriques : Conseils d'un paysan à son fils : 0 fr. 35. Le retour au village : 0 fr. 35. Pitou comédien : 0 fr. 35. Les réponses de Landry : 0 fr. 35.
Pour garçonnets : Le ballon rouge, en vers : 0 fr. 50. Le pot de confitures, en vers : 0 fr. 35. — Pour fillettes : Vive la grève, en prose : 0 fr. 50. Le miroir (saynète très morale) : 0 fr. 35
Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port Franco pour un achat de 1 fr 50 au moins

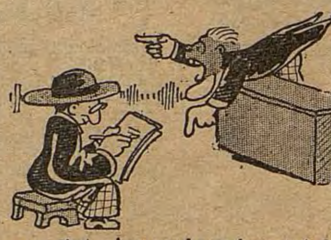
UN ORATEUR

Je prenais tranquillement un lait-bitter-absinthe-groseille-picolo-vermouth chez un mastroquet de mes amis, quand soudain d'une salle voisine, des vociférations retentirent... Délaissant mon breuvage, j'entrais dans la salle et alors que je croyais celle-ci pleine de monde, je ne vis qu'une sorte d'énergumène qui pérorait à une sorte de tribune.

« Oui, citoyens, disait-il en postillonnant dans son verre, oui, tous les singes sont des cochons... ces animaux-là ont un cœur de vipère...



« . . ils ont la langue fourchue comme elle, y a pas pires chameaux... chaque fois que ces ours là s'y mettent, vous êtes sûr qu'il y a des pieds de cochons à la clé... y a pas pires bourriques...



« ... c'est même pas des vaches, c'est des veaux mort-nés... c'est de la charogne... c'est pire que des vautours... et bavard... bavard... eux et les perroquets c'est tout un .. ça cause pour ne rien dire... ah ! les renards... c'est à dégobiller...

« Les singes ça a les foies blancs... c'est couru... c'est moins que rien... ça a tout de la chauve-souris... c'est chauve, et ça vole... tu parles, si ça vole... ah ! les pies... « ... ça n'a pas de cœur, ça a du mou de veau à la place...

Suite page 15.

OCCASIONS UNIQUES

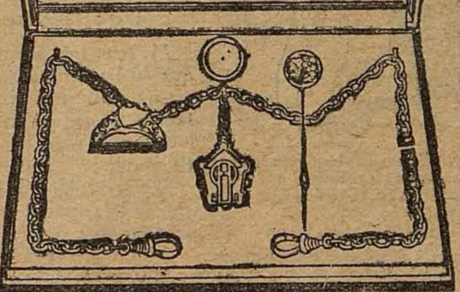
Très coquet écrin contenant :

UNE ÉPINGLE CRAVATE
or sur argent contrôlé.

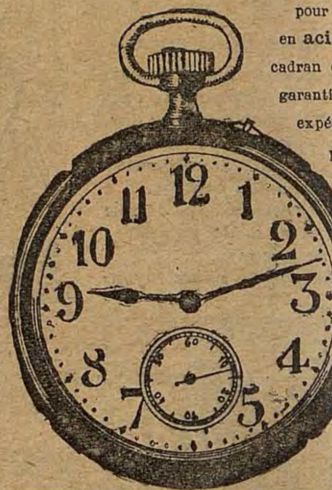
UNE BAGUE CHEVALIÈRE
or doublé, plaqué 18 karats.

UNE CHAINE AMÉRICAINE
doublé or, avec médaillon.

Franco pour le prix invraisemblable de 2.95

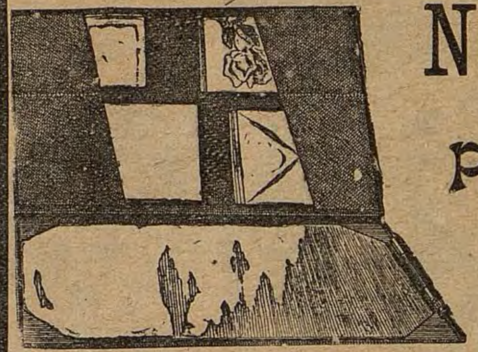


MONTRE REMONTOIR



pour homme, en acier bruni, cadran de secondes, garantie 2 ans est expédiée franco pour le prix dérisoire de 4.25 — LA MÊME petit modèle, pour dame. *Prix :* **5.50**

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

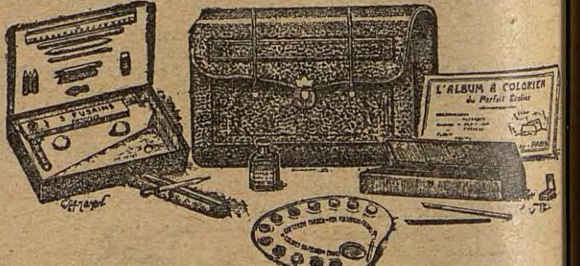


NOS PRIMES pour Écoliers et Écolières

Pour la somme dérisoire de

4 fr. 75

Ajouter 0.60 de port pour la France, et 1.25 pour l'étranger.



NOUS OFFRONS :

1° Un sous-main, bonnes dimensions, plat, solide, avec buvard et poches pour contenir papier, enveloppes, cartes, etc., et muni d'un fourreau pour porte-plume ;
2° Une gibecière, grande taille, pégamoïde gros grain, très bonne qualité, sert pour fillette avec anses, ou pour garçon avec bretelles ;
3° Un plumier, gaine moleskine ;
4° Un album à colorier avec modèles ;
5° Une palette de 18 couleurs surfines sans danger ;
6° Un pinceau ;
7° Deux godets ;
8° Une boîte de pastels ;
9° Un stylographe ou porte-plume réservoir ;
10° Un flacon d'encre spéciale pour stylographe ;
11° Un élégant porte-crayon plat ;
12° Trois crayons plats de rechange ;
13° Un crayon à dessin ;
14° Un taille-crayon japonais ;
15° Une gomme encre et crayon enchâssée ;
16° Un paquet de 5 bâtons de fusain ;
17° Un porte-fusain cuivre ;
18° Une estompe ;
19° Un compas, encre et crayon ;
20° Un double décimètre ;
21° Une équerre.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

A CRÉDIT NOTRE MANDOLINE **A CRÉDIT**

Fabriquée en Italie, à Naples, d'après les données de plusieurs grands maîtres, a été établie tout spécialement pour notre clientèle, elle possède à la fois l'élégance et la sonorité, sa lutherie est des plus soignée, la caisse est formée par dix-sept côtes en palissandre de choix, cerclée par une ceinture en même bois. Sa table harmonique est garnie d'une torsade nacrée, l'écu est en écaille avec incrustation de nacre de même que la rosette, les chevilles sont montées mécaniquement, avec clefs, imitation ivoire, cache-cordes en écaille avec incrustation. Cet instrument est tout indiqué pour artistes et professeurs.

Il se trouve enfermé dans une boite épousant la forme de la mandoline, en bois verni, garnie intérieur en flanelle avec poignée et serrure en cuivre, le tout très léger et très élégant.

Cette mandoline, accompagnée d'une excellente méthode, est expédiée dans son étui et le tout soigneusement emballé pour le prix de :

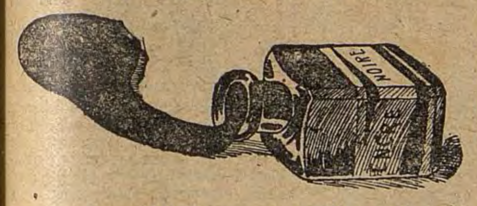
49 francs franco.

Payables **4** francs avec la commande et le reste en 9 versements mensuels de **5** francs.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

LA PLUS BELLE FARCE — LA PLUS AMUSANTE

L'ENCRIER RENVERSÉ



Sans aucun inconvénient pour ceux qui en sont dupes.

Rien n'est plus amusant et ne procure un plus grand divertissement.

Chacun s'y laisse prendre, se lamente, jure, gémit, tempête devant la tache d'encre qui vient d'être faite.

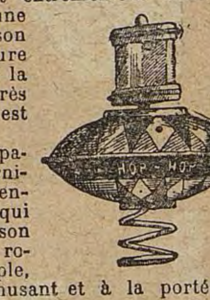
On place le flacon et la tache sur une nappe, un livre, un ouvrage soigneusement acheté, immanquablement la farce réussit.

Envoi franco de la bouteille et de la tache mobile contre 0 fr. 60 adressés en timbres à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

LA TOUPIE SAUTEUSE

Nouveau jouet extrêmement amusant, consistant en une toupie munie à son extrémité inférieure d'un ressort qui la fait rebondir très haut quand elle est lancée à terre.

Elle est accompagnée d'un tourniquet qui sert à tendre le ressort qui lui imprime son mouvement de rotation, c'est simple, sans danger, amusant et à la portée de chaque enfant.



Prix franco : **1** *franc.*

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

Demandez tous **LE CANIF DERNIER MODÈLE**

Que l'on peut appeler le **CANIF complet en acier** trempé. Il comprend un **canif** un **cure-ongles**, une **lime à ongles**, un **tourne-vis**, un **arrache-clous**, un **coupe-cigares**, un **coupe-fil de fer**. Cet excellent et extraordinaire objet est envoyé contre............ **1.20**

Adresser commandes et mandats à l'EPATANT, 3, rue Rocroy, Paris.

TOUS CEUX QUI VEULENT BIEN RIRE

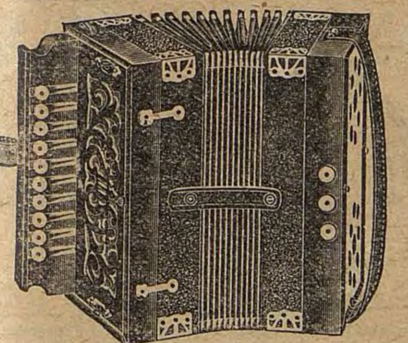
et se divertir pour pas cher et sans danger voudront se procurer notre plus récente farce-attrape.

C'est, ainsi que l'indique la gravure, un revolver browning lance-parfum. Il a l'aspect et la dimension d'un véritable browning

Prix exceptionnel : **1** franc, franco.

50 0/0 DE REMISE !

Au lieu de **Fr. 14**, **Fr. 7 SEULEMENT**



ACCORDÉON VIENNOIS

10 touches, musique à 2 chœurs, doubles-basses, soufflet à 12 plis avec fermetures de cuir et protège-coins. Boîte en couleur d'acajou.
Méthode est ajoutée gratis. — Catalogue gratis.
HENRI SUHR, Neuenrade, N° 104, Allemagne.
FABRIQUE D'INSTRUMENTS DE MUSIQUE

HAUTE NOUVEAUTÉ

Nous offrons, à un prix **véritablement exceptionnel,** un superbe bijou, finement ouvragé, élégant et gracieux.

Cette bague-serpent est en orior, or doublé plaqué 18 carats, ciselé, rubis demi fin

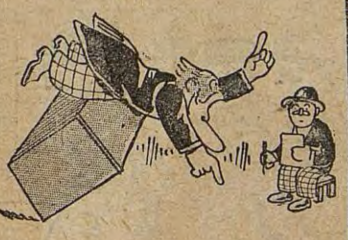
Cette magnifique bague est expédiée *franco,* en écrin contre la somme de

4 FR. 75

en mandat. Joindre à la commande un anneau de métal ou de ficelle pour indiquer la grosseur du doigt.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

UN ORATEUR *(Suite.)*

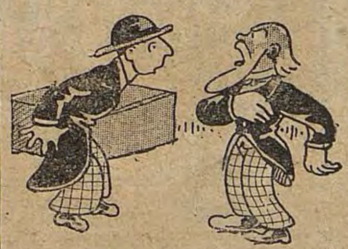


...et c'est bête .. c'est bête comme une autruche... bête comme une oie... comme une dinde... et sale... sale comme un pourceau... pouah... repouah .. sus aux singes citoyens... resus aux singes .. » Comme l'orateur dans le feu de l'improvisation était tombé à terre, je me précipitais pour l'aider à se remettre d'aplomb...

« Votre discours était très bien. . lui dis-je pour lui faire plaisir, la péroraison surtout était splendide, et la hardiesse des comparaisons m'a frappé... c'est magnifique .. et cette histoire naturelle comparée que vous venez de faire est un pur joyau littéraire...

— Pur joyau toi-même, eh, fourneau, me répondit l'orateur ; pour qui me prends-tu ! eh, pochetée malade ? — Mais, fis-je légèrement interloqué, ne seriez-vous donc point un zoologiste éminent.. »

« J'te vas neyer, reprit l'autre, à moins que tu préfères que j'te passe la beigne, eh ! mouchabeu... moi, un zoologiste., t'es pas louf des fois... tu sauras, outil mal torché, qu'en fait de... c'que tu dis, j'suis tout juste le président du syndicat des ouverriers qu'ont soupé des singes... des patrons quoi, eh gourdée...



« ... et ce que tu m'as entendu dégoiser, c'est pas autre chose que la répétition du discours que j'suis chargé par le syndicat de faire ce soir à la bourse du Repos. »

ROMANCES Les Larmes : 0 fr. 50. — Réponse à ma mie : 0 fr. 50. — Toute la vie : 0 fr. 50 — J'adore les yeux : 0 fr. 50. — Peut-être : 0 fr. 50. — Dans un rêve : 0 fr. 50.
Bonheur perdu : 0 fr. 50. — **Chansons montmartroises convenables.** Sénatorium : 0 fr. 50. — Nos réservoirs : 0 fr. 50. — Fléau mondain : 0 fr. 50.
Valses chantées. Regard de femme (Piano et chant) : 1 fr. 75. — Si tu veux (Piano et chant) : 1 fr. 75.
Adresser commandes avec leur montant à L'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port. Envoi franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins
Envoi gratis et franco du catalogue complet sur demande.

LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS (Suite.)

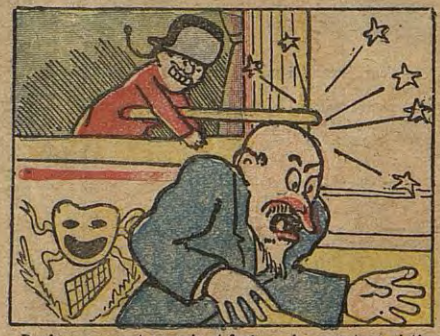
Après avoir pris leur repas dans le voisinage, les Pieds-Nickelés qui avaient séché nombre de bouteilles tout en boulottant revinrent à l'hôtel de M. Saint-Frusquin avec un commencement de ribotte. Quant à Ribouldingue qui avait cherché l'inspiration au fond du verre il avait le nez beaucoup plus sale et éprouvait quelque difficulté à conserver son équilibre. Heureusement pour eux, ni le banquier ni ses élégants et aristocratiques invités ne s'aperçurent de leur état. Pendant leur absence, les domestiques avaient disposé des sièges devant...

... le guignol. Sur les deux heures les invités commencèrent à arriver et vinrent occuper les sièges du salon transformé en salle de spectacle. Lorsque l'assistance se trouva au complet, M. Saint-Frusquin dépêcha un de ses hommes vers Ribouldingue pour l'avertir qu'il pouvait frapper au rideau et commencer la représentation. Le directeur du « Grand Guignol Mondain » agita sa sonnette pour réclamer le silence des spectateurs et le rideau se leva. Guignolet parut en scène et annonça en manœuvrant le gourdin dont il était armé qu'on allait représenter un grand drame intitulé. « L'Automate ou les Bandits de la forêt bleue. Les spectateurs applaudirent discrètement et remarquèrent, non sans quelque surprise que le théâtre n'avait pas l'air bien solide. En effet, à l'instar d'un navire..

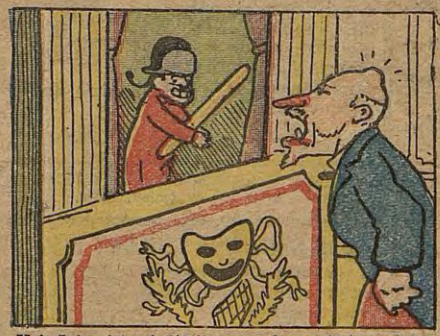
... ballotté par la tempête, il donnait fortement de la bande à gauche, à droite, en avant, en arrière cependant que la voix de Ribouldingue devenait de plus en plus pâteuse sous l'influence des trop nombreux verres qu'il avait absorbés. Un spectateur en fit même la réflexion à sa voisine et murmura : « Il me semble que la diction...

... de ce directeur de guignol laisse à désirer. » Ribouldingue ignorant les appréciations de son auditoire se cramponnait d'une main à son théâtre et de l'autre faisait mouvoir la marionnette. « Qu'il vienne donc m'arrêter, le commissaire faisait dire à Guignolet toujours armé de son bâton. « J'y casserai mon gourdin sur la cafetière, comme ça... »

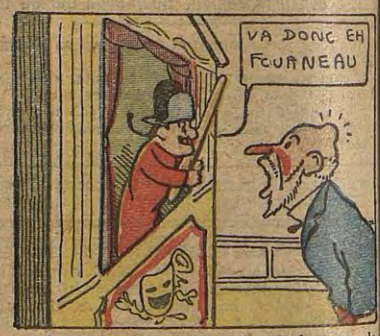
En même temps la marionnette que la main de Ribouldingue articulait abattit sans douceur sa trique sur le crâne luisant d'un spectateur arrivé en retard et qui se trouvait justement placé devant le Guignol auquel il tournait le dos afin de présenter ses hommages à la maîtresse de maison.



Douloureusement surpris et furieux, le spectateur victime de ce coup de bâton, frotta son crâne qui venait de s'adorner d'une bosse magistrale et apprécia ou, du moins se tournant vers la scène, voulut apprécier en termes sévères cette plaisanterie qu'il trouvait stupide.

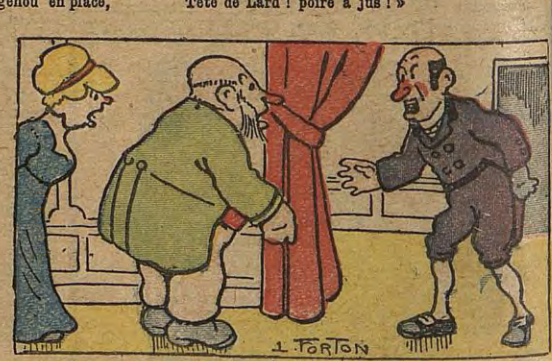


Mais Guignolet qui s'était aperçu de sa méprise ne lui en laisse pas le temps. « De quoi qu'tu plains, eh ! crâneur, gouaillait-il, si tu as trinqué c'est bien fait pour ton gniasse... Une autre fois, tu laisseras ton genou en place, eh ! andouille !



« Quand on a une patinoire à cafards comme la tienne, on garde son galure, eh ! pochetée ! Et pis, tu sais ramènes pas où j'te colle du rabiot. Ballot ! Tête de Lard ! poire à jus ! »

On voit d'ici, sans télescope, ce que fut l'ébahissement des spectateurs scandalisés quand ils entendirent les expressions discourtoises qui faisaient partie du répertoire de Ribouldingue. Plusieurs dames se demandaient si le moment n'était pas propice pour s'évanouir ou piquer une attaque de nerfs. Le banquier, outré d'un pareil langage et de l'insulte faite à un de ses invités se leva pour protester, cependant que l'assistance suivait son exemple, et il sonna pour faire chasser Ribouldingue par sa livrée en s'excusant auprès de ses invités. Tout à coup, au milieu du tumulte causé par cet ident, on entendit crier « Au voleur ! »



Tout le monde se retourna vers le laquais qui venait d'apparaître à la porte du salon pour donner l'alarme. Il venait de surprendre deux individus fouillant un meuble et que son arrivée avait mis en fuite. Les types en question étaient Croquignol et Filochard qui s'occupaient de leur côté, pendant la représentation et venaient d'être surpris en plein travail.

(A suivre).

Sceaux. — Imp. Charaire.

Le Gérant : Emile Beuve.